

Jacques Leclerc

PHILIPPE JARDYS

# LA VILLA DES HEURES CLAIRES



FR  
175

COLLECTION FAMA  
94, Rue d'Alésia  
PARIS XIV<sup>e</sup>



Vient de paraître

Aux Éditions TALLANDIER

# **DE LA SORBONNE AU CALVAIRE**

par

**FRANÇOISE ROLAND**

●

Ce roman, dont le titre, à lui seul, indique la tendance et précise la portée, est l'œuvre d'une jeune femme de lettres que des contes, des poèmes, des nouvelles, des articles de critique avaient, depuis quelque temps, signalée à l'attention des écrivains.

Cette œuvre, vivante, colorée, émouvante est écrite dans une langue sobre et forte, et peut être lue par tous car son auteur, avec un art remarquable, a su respecter la réalité, sans jamais outrepasser ni les lois de la morale, ni cette décence que tout écrivain se doit à lui même.

**Il faut lire et faire lire :**

**DE LA SORBONNE AU CALVAIRE**

par **FRANÇOISE ROLAND**

qui, inconnue hier encore du grand public, atteindra bientôt à la même notoriété que

**DELLY, MAX DU VEUZIT, MAGALI**

à qui littérairement elle s'apparente étroitement.

Un volume : **15 fr.** ● En vente partout

c90857

**LA VILLA DES HEURES CLAIRES**



C 90857

PHILIPPE JARDYS

---

LA VILLA  
DES HEURES CLAIRES

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS  
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES  
ANC' LA MODE NATIONALE  
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV<sup>e</sup>)

**C'EST UN ORGANISME  
EN PARFAIT ÉTAT  
QUI FAIT...**

**LA VRAIE  
BEAUTÉ...**



Ne surchargez pas votre visage de fards, ne suivez plus de régime fastidieux.

Faites seulement bien régulièrement une cure de la célèbre Tisane des Chartreux de Durbon. Ce merveilleux remède à base de plantes Alpestres régularisera vos fonctions naturelles et débarrassera votre sang des toxines qui l'alourdissent, il conservera à votre organisme sa jeunesse et vous verrez, sans qu'elle soit pour vous un souci, votre beauté s'épanouir avec votre santé.



Tisane des Chartreux de Durbon  
le flacon 14 fr. 80 dans <sup>tes</sup> Pharmacies.

Renseignements et Attestations :  
Laboratoires J. Berthier  
à Grenoble.

**TISANE DES  
CHARTREUX DE DURBON**



# LA VILLA DES HEURES CLAIRES

---

## CHAPITRE PREMIER

Avec des halètements de bête surmenée, le petit train se traînait au milieu de la verte campagne normande que le radieux soleil de juillet inondait de sa clarté. Les boqueteaux succédaient aux gras pâturages ; les champs de pommiers alternaient avec les tapis dorés des blés mûrissants. Pourtant, à la fin, la vue de cette belle nature devenait monotone et c'est pourquoi Léonard Carriel, las de la contempler, s'était laissé retomber dans le coin du compartiment surchauffé où, en compagnie de trois autres voyageurs, des gars du pays aux faces roses et poupines, il était enfermé depuis Dieppe.

Maintenant, tassé sur lui-même, les coudes aux genoux, Léonard Carriel se laissait gagner par une douce somnolence.

— On n'arrivera donc jamais ? songeait-il vaguement. Dieu, que j'ai chaud !... N'aurais-je pu demeurer chez moi ?... Ce col me gêne horriblement ! J'aurais dû l'enlever !... Enfin, heureusement que le voyage s'achève !... Au fait, quelle heure est-il ?

Pour la vingtième fois peut-être depuis qu'il était installé dans cet antique wagon de troisième classe, il consultait sa montre et poussait un soupir en constatant que les aiguilles n'avançaient pas assez vite à son gré.

Puis il referma les yeux et cette fois, faillit s'endormir pour tout de bon.

Le grincement des freins, un long cri inarticulé, un choc qui lui plaqua rudement le dos contre la cloison de bois, l'arrachèrent à sa torpeur.

Le train stoppait, le chef de gare annonçait le nom de la station d'une voix de stentor, mais avec une articulation absolument défectueuse :

— E... rôô... vi... E... rôô... vi..

— Ce doit être Gérauville ! grommela Léonard Carriel. Enfin, nous voilà donc arrivés !

Ce disant, il se dressait, pris d'une hâte subite de quitter ce compartiment par trop incommode, cette banquette de moleskine vraiment inconfortable. Avec de grands gestes désordonnés, il atteignit ses bagages, une vieille valise de cuir jaune pleine à craquer et qu'il avait dû consolider à l'aide de ficelles et de sangles, son cheval, sa boîte de couleurs.

Sous le regard goguenard de ses compagnons, il ouvrit non sans peine la portière de l'antique wagon et sauta sur le quai en poussant un « ouf ! » de plaisir.

Ayant tant bien que mal réparti ses paquets sous ses bras et au bout de ses mains, il se dirigea vers la sortie de la minuscule station.

Déjà, le train repartait, soufflant, ronflant, à travers la campagne normande toute engourdie de chaleur.

Encombré comme il l'était, Léonard Carriel eut quelque peine à retrouver son ticket au fond de l'une de ses poches ; bien entendu, il se trouvait dans la dernière qu'il explora. Mais Léonard Carriel ignorait l'ordre, la méthode, et il ne songeait point à s'étonner de ce fait putôt irritant.

Ayant remis son billet à l'homme qui bâillait au portillon, il s'enquit :

— La villa « Les heures claires », s'il vous plait ?

L'autre le considéra curieusement. Evidemment, il était surpris par la question du voyageur.

— Est-ce qu'à Gérauville on ne parlerait pas français ? bougonna Carriel en haussant imperceptiblement les épaules.

Il commençait à perdre patience sous le regard aigu des petits yeux bleus percés à coups de vrille au milieu d'une face tavelée par les taches de rousseur.

— Je vous demande si vous connaissez la villa « Les Heures Claires » oui ou non ? répéta-t-il sur un ton presque désagréable.

L'employé ne semblait point s'en formaliser ; la chaleur détruisait en lui tout esprit combattif et il répondit sur le ton traînant d'un homme qui a toujours le temps :

— Bien sûr que je la connais. « Les Heures Claires », c'est un nom qu'on retient facilement !

— Quel chemin faut-il prendre, pour y arriver ? coupa Léonard Carriel qui commençait à croire qu'il devrait rester là jusqu'au soir pour obtenir le renseignement demandé.

— Tenez, vous n'avez qu'à descendre le raidillon que v'là, jusqu'au village.

— Bon, après ?

— Après, vous tournerez à gauche...

— Compris.

— Les « Heures Claires » ? C'est dans la première venelle à votre « drouète ». Pas moyen de s'tromper. Un enfant de huit jours trouverait !

— En ce cas, je découvrirai, c'est évident !... Merci.

— Oh ! il n'y a pas de quoi !.. Alors, vous avez bien compris ? Le raidillon... puis à gauche, et la venelle à drouète !

— Oui, oui, coupa Carriel. Au revoir, mon brave !

Et, ayant remonté son chevalet qui menaçait

de glisser, il se lança bravement dans le raidillon indiqué.

Celui-ci dévalait le coteau, à travers un petit bois de noisetiers. Au-delà, à droite et à gauche, on entrevoyait de gras pâturages où çà et là des vaches à la robe rousse tachetée de blanc mettaient des notes claires. Au passage, elles tournaient la tête vers le voyageur et celui-ci croyait retrouver en leurs yeux l'expression goguenarde de ses compagnons de route ou de l'employé de la station.

Au reste, pas une âme dans ce décor ! On se serait cru au lendemain de la création .

— Je me demande si jamais j'arriverai ! malgré Léonard Carriel. Ah ! quel voyage !... Et dire qu'il y a des gens qui aiment se déplacer, qui mourraient s'ils devaient demeurer toujours au même endroit !

Son front ruisselait de sueur sous son feutre et bien qu'il eût déboutonné sa vareuse, il étouffait littéralement. Dans l'air embrasé ne passait pas le moindre souffle de brise.

A bout de forces, il déposa ses bagages au pied d'un arbre et s'assit sur le talus pour reprendre haleine. C'est alors qu'il s'aperçut que sa valise s'était largement entr'ouverte, malgré les sangles, les ficelles maladroitement entrecroisées dont elle était abondamment pourvue. Les pans d'une cravate, des mouchoirs dépliés, des objets de toilette menaçaient de s'évader par l'ouverture ainsi pratiquée.

Du bout des doigts, Carriel les renfonça à l'intérieur puis entreprit de consolider le ficelage défectueux. Pensant y être arrivé, il s'accota contre l'arbre en poussant un soupir de satisfaction.

— Il paraît qu'à la campagne, on respire mieux qu'à Paris !... monologua-t-il. Pour le moment, je ne m'en aperçois guère... C'est peut-être parce que je ne suis pas habitué... En attendant, je vais toujours bourrer une pipe.

Lentement, il procéda à cette opération et commença à fumer, s'efforçant de ne point s'abandonner à la mauvaise humeur qui, peu à peu, le gagnait.

Au fond, il regrettait sérieusement d'avoir entrepris ce voyage, le premier peut-être qu'il eût risqué depuis son retour du régiment, c'est-à-dire depuis quelque vingt ans !

Un reste d'amour-propre l'empêchait de se l'avouer, cependant.

C'est que Léonard Carriel était ce que l'on est convenu d'appeler un original.

Fils d'un petit épicier de Montrouge qui, en mourant, ne lui avait laissé que sa désapprobation, Carriel était né peintre. Pourquoi aussi l'avait-on prénommé Léonard ?...

Il aimait son art, ne vivait que pour lui. La peinture lui avait tenu lieu de famille, d'amis.

Il peignait avec acharnement, sans répit, sans trêve, d'un bout de l'année à l'autre, encombrant les salons futuristes, les Foires aux Croû-

tes de Montmartre et d'ailleurs de ses productions indigentes.

C'est que le pauvre Carriel n'avait guère de talent et le pis, c'est qu'il ne se faisait pas d'illusion sur son compte !...

— Si un autre commettait les infamies que je perpète, je lui dirais qu'il n'est qu'un gâcheur de toiles et je l'engagerais à renoncer pour toujours à la peinture ! proclamait-il volontiers.

Pourtant, avec une obstination digne de meilleurs résultats, il continuait à travailler, enrageant de ne pouvoir traduire ce qu'il voyait, ce qu'il sentait.

Dans son cerveau, il ébauchait des chefs-d'œuvre ; mais lorsqu'il s'agissait de transposer sa vision sur la toile, la réalisation était piteuse.

Il ne se décourageait pas pour si peu et de nouveau, s'acharnait à la besogne, avec l'espoir toujours renouvelé d'arriver enfin à quelque chose !

Il en devenait touchant d'héroïsme, s'imposant mille privations pour acheter des toiles, des couleurs et, en définitive, ne se leurrant guère sur l'avenir qui lui était réservé.

— Je ferai mieux de me mettre peintre en bâtiment, c'est évident ! Seulement, voilà, si je renonce à barbouiller, tout sera fini pour moi... confiait-il parfois à ses camarades, en des heures d'expansion.

C'était vrai. Aussi, à Montmartre, où le peintre vivait en solitaire dans une petite chambre

située sous les combles d'une maisonnette de la rue des Abbesses, chacun l'estimait-il, ne lui prodiguant qu'un minimum de railleries. Encore cela allait-il sans la moindre méchanceté.

Pour vivre, Carriel faisait des illustrations, des dessins pour de petits journaux.

De temps à autre, quelque marchand spécialiste des productions bizarres lui achetait deux ou trois toiles, se disant qu'il finirait bien par les glisser à un étranger épris d'excentricités. L'espèce en devient rare, mais elle existe encore.

La preuve en avait été faite la semaine précédente ; Léonard Carriel avait vendu quatre tableaux pour trois mille francs, aubaine qui ne lui était pas arrivée depuis longtemps.

Un Américain était tombé en arrêt devant sa « Source » et son « Champ de blé », affirmant que ces deux sujets étaient traités d'une façon vraiment originale. Ils feraient pendant de chaque côté de son bureau, à Chicago. Ainsi, il aurait le plaisir d'expliquer à ses amis intrigués qu'il avait découvert à Paris un artiste au talent vraiment personnel, et dont, plus tard, les œuvres vaudraient de l'or !

Enchanté, Carriel avait timidement proposé à ce Mécène deux autres toiles dont il n'était pas trop mécontent : « Une vieille maison » et « L'enfant à la pomme ». Sans se faire trop prier, l'Américain les avait emportées en laissant un chèque que le peintre s'était empressé d'aller toucher.

Depuis des mois, il n'avait possédé tant d'argent ; aussi se sentait-il empli d'une légitime fierté.

Et puis, cette somme de trois mille francs allait lui permettre de réaliser son rêve, lequel était d'aller passer un mois en un coin perdu de campagne.

Là, il verrait de vrais arbres qui le changeraient des baliveaux du boulevard Rochechouart, de l'eau miroitante, de l'herbe fraîche, bien différente du gazon poussant sur les pelouses du square d'Anvers, enfin, des ciels clairs, lumineux, nettoyés de toutes les impuretés en suspens au-dessus de la grande ville.

Donc, ayant acquitté un terme de loyer d'avance, réglé quelques dettes qu'il avait dans le quartier, Carriel, encore riche de deux mille francs, s'était posé la question :

— Où vais-je aller ?

Il lui fallait un coin vraiment champêtre où il fût tranquille, où on ne le volât point.

Juillet s'annonçait magnifique, cette année-là. Il convenait d'en profiter.

Le hasard, qui fait parfois bien les choses, avait semblé vouloir favoriser Carriel. Alors qu'il procédait à des rangements, dans sa chambre, ses yeux étaient tombés sur les annonces d'un journal et il avait déchiffré les lignes suivantes :

« Gérauville, près Dieppe. Villa « Les Heures Claires ». Cure d'air. Belle campagne. Pêche,

promenades, proximité mer, repos absolu, cuisine soignée, établissement confortable. Vingt-trois francs par jour. »

— Voilà mon affaire ! s'était exclamé Léonard, radieux. Vive le cidre de Normandie ! Je ne trouverai jamais mieux... Et puis, au moins, je suis sûr de n'être pas écorché... Même en comptant quelques suppléments, je ne dépenserai pas trente francs par jour !... C'est tout à fait ce qu'il me faut !

Le soir même, il bouclait sa valise, et le lendemain, dès huit heures, s'embarquait à la gare Saint-Lazare, pour Dieppe.

Là, après avoir déjeuné dans un restaurant à prix fixe, car il avait trois heures à attendre, le peintre avait pris place dans un petit train desservant une ligne d'intérêt local et c'est ainsi qu'il venait d'arriver à Gérauville.

Pour le moment, sa joie était tombée et son ravissement tout relatif. Il était fatigué, il avait chaud, et, malgré lui, il se demandait s'il n'avait pas été un peu vite en besogne.

— Je serai bien toujours aussi impulsif ! se gourmandait-il. J'aurais dû prendre le temps de réfléchir au moins pendant vingt-quatre heures. Enfin, rien ne sert de récriminer... J'y suis, j'y reste ! acheva-t-il en tirant fortement sur sa pipe.

Au physique, Léonard Carriel était un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec et dégingandé.

De son visage étroit, on ne voyait tout d'a-

bord qu'un nez immense en bec d'aigle qui pointait, menaçant.

A droite et à gauche, sous des sourcils charbonneux, les yeux, petits et noirs, luisaient ainsi que des escarboucles.

Le front était haut, extraordinairement bossué. Les cheveux noirs grisonnaient, ainsi que la moustache.

La bouche semblait avoir été faite à l'aide d'un sabre. Le cou, les bras, les jambes, étaient démesurés.

Dès qu'on l'apercevait, Léonard Carriel évoquait invinciblement l'idée d'un héron.

Cependant, sa pipe étant finie, le peintre se remit debout. Se chargeant à nouveau de ses colis, il reprit sa marche tout en surveillant du coin de l'œil la pauvre valise jaune que les sangles menaçaient toujours de quitter.

— Cela ira bien jusqu'à la ville ! songeait-il, vaguement inquiet. L'employé de la station m'a affirmé que c'était tout près...

Bientôt, en effet, il apercevait un groupe de maisons s'étalant à droite et à gauche de la grand'route de Rouen. C'était Gérauville.

Le village semblait désert ; seules, des poules se montraient, picorant au seuil des portes entr'ouvertes sur des intérieurs pleins d'ombre.

De temps à autre, une auto passait, rapide, soulevant des nuages de poussière.

Carriel s'orienta et, se conformant aux indica-

tions reçues à la gare, il s'engageait peu après dans la première venelle à droite.

C'était un délicieux chemin herbu, filant entre des jardins et que de grands arbres abritaient de leur ombre.

— Quel joli coin ! songea Léonard. J'en tirerai sûrement quelque chose !...

Soudain, il s'immobilisa. Devant lui, au-delà d'une grille, se dressait une villa blanche, à l'aspect engageant.

Au-dessus du perron, une plaque d'émail portait l'inscription suivante :

« *Les Heures Claires* »

— Cela m'a l'air bien, ici. J'y serai à merveille.. Il n'y a pas l'air d'avoir grand monde... Voilà qui me plaît ! se dit Carriel afin de s'encourager, car sa timidité naturelle reprenant le dessus, il hésitait à pousser plus avant.

« J'aurais dû écrire... prévenir de mon arrivée... songeait-il encore ».

Pourtant, comme il était un peu tard pour reculer, il empoigna résolument le bouton de fonte actionnant la porte et pénétra dans un jardin visiblement à l'abandon.

Une cloche fêlée avait tinté, signalant son arrivée. Néanmoins, comme personne ne se montrait, le touriste poursuivit sa marche après un court temps d'arrêt.

Il gravit le perron, poussa une porte vitrée et

s'immobilisa dans un vestibule obscur et frais, au dallage noir et blanc.

Une légère odeur de jasmin parfumait l'atmosphère, renforçant l'agréable impression du visiteur.

— Il fait vraiment bon, ici !... murmura-t-il. Et quel calme !...

Presqu'aussitôt, une voix, retentissant au fond des ténèbres, le fit sursauter :

— Qu'est-ce que vous voulez, m'sieur ? interrogeait-on avec une certaine hésitation.

— Je viens pour prendre pension ! bafouilla Carriel en écarquillant les yeux.

— C'est-il bien vrai ?...

Et une petite bonne, à l'air candide, aux cheveux embroussaillés, ayant fait quelques pas à sa rencontre, se campait devant le peintre, tout en le dévisageant avec curiosité.

— Evidemment, puisque je vous le dis ! riposta l'interpellé, de plus en plus mal à l'aise.

— Alors, bon, j'vas aller prévenir madame !.. reprit la jeune servante en saluant gauchement.

Mais une porte voisine s'ouvrait, livrant passage à une silhouette mince et élégante, celle d'une jeune fille.

— Qu'y a-t-il, Babette ? interrogea-t-elle vivement, d'une voix harmonieuse qui sonna aux oreilles de Carriel comme un pur cristal.

— Mam'selle Véronique, c'est un monsieur qui vient pour la pension à ce qu'il raconte ! riposta la bonne, entre haut et bas.

— Pour la... pension ? répéta la jeune fille.

— Mais oui, mademoiselle, crut devoir dire le nouveau venu en saluant, ce qui faillit provoquer la chute de sa boîte à couleurs. J'ai lu votre annonce dans un journal et, comme je désire un coin tranquille, je suis venu... Peut-être aurais-je dû vous avertir... m'informer si vous aviez de la place... Mais je ne suis pas exigeant, pas encombrant pour un sou... Vous verrez...

Il entassait les explications, se remettant peu à peu, car, autant que cela lui semblait, son interlocutrice était tout aussi intimidée que lui.

Pourtant, elle devait en avoir l'habitude !... Quand on tient une pension de famille...

La jeune fille était une blonde de dix-huit ans environ ; de taille moyenne, elle paraissait grande, tant elle était mince et svelte en sa simple robe de toile blanche.

Le visage, qui gardait encore le modelé un peu flou de l'enfance, offrait des traits délicats, Les yeux, largement fendus, étaient bleus, avec un regard très doux, direct, mais sans hardiesse. La bouche aux lèvres roses, avait un dessin parfait ; le menton, creusé d'une fossette, mettait une pointe de gaieté dans cette physionomie plutôt grave.

D'un coup d'œil, Léonard Carriel avait vu tout cela.

— J'aurais à peindre un ange... commençait-il tout bas, repris par son art.

Mais Véronique, dont les joues duvetées s'étaient délicatement nuancées de rose, murmurait de cette voix cristalline qui était un de ses plus grands charmes.

— Ainsi, Monsieur, vous avez vu notre annonce ?

L'artiste hocha énergiquement la tête pour affirmer :

— Oui, tout à fait par hasard, mademoiselle... Alors, je me suis dit que je serais sans doute bien à la villa des Heures Claires... J'ai pris le train et me voilà...

Entre les deux interlocuteurs, il y eut une minute de silence gênant. Le rose des joues de Véronique tournait au pourpre, et Léonard, que ses bagages préoccupaient, commençait à se demander si on allait le laisser longtemps en cette posture.

Il devait avoir l'air franchement ridicule, avec cette vilaine valise des flancs de laquelle menaçaient de s'échapper toutes ses affaires, son cheval mal arrimé, sa boîte de couleurs abîmée par l'usage.

— Mais je vous dérange sans doute ! reprit-il avec effort. Il est évident que j'aurais dû vous prévenir... Oui, je me rends compte maintenant combien je suis indiscret...

D'un geste, la jeune fille l'interrompit :

— Pas le moins du monde, monsieur... N'allez pas croire...

Elle s'arrêta, comme incapable de trouver les

mots susceptibles d'exprimer sa pensée. Carriel en profita pour s'exclamer :

— Alors, tant mieux, mademoiselle... car je ne me soucierais point d'aller à l'auberge.. Vous comprenez, je suis venu pour travailler... Je suis peintre.

— Ah ! très bien ! murmura Véronique, saisie.

— Oui, et dans une pension de famille quelconque, je n'aurais peut-être pas la paix dont je rêve ! enchaînait Carriel, avec une audace qui le surprenait lui-même.

— En ce cas, monsieur, entrez donc au salon, décida brusquement Véronique. Je vais consulter ma mère pour savoir quelle chambre vous donner...

Elle poussait une porte, s'effaçait et Carriel se retrouva seul dans un salon ouvrant sur le jardin. Quoique fort propre, la pièce avait cet air froid et abandonné des lieux où l'on ne vit point. Le tapis recouvrant le parquet était largement élimé, de même que les housses des fauteuils. L'artiste s'en aperçut en calant son chevalet contre l'un de ceux-ci.

Au même instant, son odorat était frappé par cette odeur de jasmin qui, tout à l'heure, en pénétrant dans le vestibule, l'avait agréablement surpris.

— Ce doit être le parfum dont use Mlle Véronique... songea-t-il. Véronique !... Quel joli nom et comme il lui va bien !...

Cependant, il percevait des allées et venues, des appels étouffés. S'étant approché d'une fenêtre, il contemplait le jardin, lorsque des chuchotements lui parvinrent.

Tout d'abord, il se défendit d'écouter ; mais le timbre des voix s'étant élevé quelque peu, il perçut des paroles que, bien malgré lui, il dut entendre. Les causeuses devaient s'entretenir près d'une fenêtre du premier étage et ne se doutaient guère qu'on pût très aisément surprendre leur conversation.

— Oui, c'est un monsieur qui vient pour prendre pension ! disait une voix que Carriel reconnut pour être celle de Mlle Véronique.

— Comment est-il ? interrogeait une autre, plus grave et comme meurtrie.

— Il a l'air très simple, très gentil... Je t'assure, maman, qu'il était aussi embarrassé que moi... Au fond, il a du me prendre pour une sotte... Enfin, j'ai fini par lui annoncer que j'allais te consulter.

— Mais que veux-tu que nous en fassions, ma pauvre enfant ?

— Il paraissait si ennuyé à la pensée qu'on ne pourrait le recevoir que je n'ai osé le congédier... C'est peut-être quelqu'un de connaissance qui l'envoie.

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Mais je ne sais...

— A part les Puyradon, cette famille qui est venue l'année dernière et ne nous a point payées,

nous ne connaissons personne !

— C'est juste, maman. Alors, que faire ?

— Je vais descendre et dire à ce monsieur qu'il n'y a vraiment pas moyen...

— Tout de même, maman, si on essayait ? Dans notre position, c'est une aubaine inespérée ! supplia la jeune fille.

— A-t-il seulement de l'argent, ton voyageur ?

— Je ne le lui ai pas demandé, mais je le suppose... Descends toujours voir... tu l'interrogeras !

— Ce ne sera pas facile de savoir... hésita la mère. Enfin, nous verrons.

Le bruit des voix cessa. Les deux femmes abandonnaient leur poste et Carriel perçut des pas au-dessus de sa tête.

Le pauvre garçon était singulièrement penaud car il commençait à entrevoir la vérité. Il tombait dans une maison en pleine déconfiture, c'était bien sa veine !... Allait-il donc lui falloir retourner à Dieppe, rentrer à Paris ?... A moins de chercher une autre pension de famille ? Ce genre d'établissements ne devait pas manquer dans ce pays de tourisme.

Tout à l'heure, dans le bois où il s'était reposé, l'une de ces solutions ne l'eût nullement contrarié. Maintenant, sans trop savoir pourquoi, toutes lui répugnaient singulièrement.

Comme ses voisines, il se demandait à son tour :

— Que faire ?

Le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha à ses méditations. Mlle Véronique entra, précédant une grosse dame aux cheveux blancs, à la figure empreinte de bonté, à la simple robe noire qu'un tablier de taffetas gris garnissait. Des fils, des brins de laine s'y trouvaient collés, prouvant que la mère de Véronique était occupée à quelque raccommodage lorsque celle-ci l'avait rejointe.

A l'apparition des deux femmes, Carriel avait abandonné le siège sur lequel il s'était laissé tomber quelques secondes auparavant et, très correct, il s'inclinait devant elles.

— Monsieur, je suis madame Daulmont, la propriétaire des « Heures Claires » et voici ma fille, commença la dame en répondant à son salut. Véronique aurait dû vous dire que, pour le moment, nous ne faisons plus pension...

— Est-ce possible ? murmura le peintre, dont la physionomie prit une expression si piteuse que son interlocutrice s'interrompit tout net. Moi qui, déjà, me félicitais d'avoir trouvé une demeure plaisante, un pays ravissant, du calme, de la tranquillité... Eh bien ! je puis dire que je n'ai vraiment pas de chance !

Mme Daulmont eut une courte hésitation, puis, hochant la tête, elle répliqua d'une voix lasse :

— Que voulez-vous, monsieur, les clients sont parfois si mauvais payeurs !...

— Cependant...

— Oh ! je ne dis pas cela pour vous...

— Madame, je suis prêt à vous régler une quinzaine d'avance, un mois même, car c'est le temps que je comptais rester chez vous... murmura l'artiste sans tenir compte du geste de dénégation esquissé par son interlocutrice.

— Tu vois bien, maman, on peut s'entendre avec monsieur ! intervint doucement Véronique, qui, un peu remise de son émoi, souriait à Léonard d'un air encourageant.

— Mais, certainement, mademoiselle ! se hâta-t-il de proclamer. Voyez-vous, un artiste, c'est un homme simple... Je ne vous dérangerai pas beaucoup... Je serai presque toujours dehors, avec mon chevalet et mes couleurs... Vous ne vous apercevrez guère de ma présence... En ce qui concerne la nourriture, je puis vous affirmer que je ne suis pas difficile.

Il s'exprimait avec volubilité et, tout en calant ses bagages qui, maintenant entassés à ses pieds, menaçaient de s'écrouler, tirait de son portefeuille une liasse de coupures.

— C'est vingt-cinq francs par jour, n'est-ce pas ?... Pour un mois, cela fait donc sept cent cinquante !

Il allongeait les bank-notes ; leur vue parut triompher des dernières hésitations de Mme Daulmont.

— Ah ! vous resteriez un mois, monsieur ?

— Mais certainement...

— Fort bien... Seulement, ce n'est pas vingt-cinq francs mais vingt-trois que je demande journellement pour la pension...

— Bah ! la vie est si chère !... Vingt-cinq francs ne me paraissent pas exagérés... déclara vivement Léonard en poussant la liasse vers son interlocutrice.

Elle eut une suprême hésitation, puis, lentement, sa main s'allongea vers les billets qui bientôt disparurent dans sa poche. En même temps, elle étouffait un gros soupir.

Maintenant, Véronique souriait franchement, de même que Carriel qui semblait soulagé.

— Je vais faire préparer pour monsieur la chambre grise, n'est-ce pas, maman ? interrogea gaiement la jeune fille.

— Si tu veux... Auparavant, dis à Babette d'apporter une bouteille de cidre. Monsieur.. ?

— Léonard Carriel, de Paris.

— M. Carriel doit avoir soif. Il fait une chaleur effroyable, et il est en route depuis ce matin.

— En effet, madame.. Votre cidre sera le bienvenu ! affirma Léonard, bien qu'au fond, il ne raffolât point de cette boisson.

Mais il était si content qu'il aurait avalé n'importe quoi.

Déjà, Véronique s'éclipsait ; Babette arriva bientôt, portant sur un plateau un verre et une bouteille ventrue qu'elle se mit en devoir d'ouvrir.

— Donnez, ma fille.... fit Mme Daulmont.

— Je vous en prie, madame ! s'empressa l'artiste.

Vivement, il fit sauter le tire-bouchon, ce qui provoqua la montée brusque du liquide, dont plus de la moitié se répandit sur le sol en un jet mousseux.

— Oh ! madame, excusez-moi... balbutiait Léonard. Je n'avais pas prévu...

— C'est ordinairement ainsi que les choses se passent avec ce cidre bouché... Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de vous prévenir... Mais cela n'a pas d'importance... Babette va réparer le désastre... Allez-vous au moins pouvoir vous désaltérer avec ce qui reste ?

— Très certainement, madame... Il ne m'en faut pas beaucoup... Mais je suis vraiment désolé...

— Bah ! ce n'est rien.. Permettez-moi de vous servir, monsieur...

Tout en remplissant le verre de son hôte, Mme Daulmont, qui ne semblait point avoir repris son aplomb, l'interrogeait sur son voyage, vantait les beautés du pays.

Ainsi, Carriel sut que les environs étaient charmants, qu'il y coulait une délicieuse petite rivière aux eaux fraîches, la Belline, tout à fait propre à inspirer un peintre.

— C'est du moins mon avis ! concluait-elle. Il y a notamment un coin où, sur un lit de cailloux, la Belline fait un coude entre deux talus

gazonnés tout couverts de mousse... Dans mon enfance, il y avait chez mes parents un tableau qui représentait tout à fait ce paysage ; j'ai passé des heures à le contempler... Je ne sais ce qu'il est devenu.

— Peut-être pourrai-je le remplacer... avança Carriel.

— Oh ! ce serait trop beau... murmura Mme Daulmont. En vous parlant de cette œuvre, je ne songeais pas à vous adresser une demande de cette sorte... Je sais que les tableaux valent cher...

— Et si cela me fait plaisir de vous donner une satisfaction ? interrompit Léonard.

Le retour de Véronique empêcha Mme Daulmont de répondre. La chambre était prête.

Derrière ses hôtes, le peintre monta au premier étage. La pièce qui lui était destinée s'y trouvait, prenant jour sur le jardin par deux grandes fenêtres. Elle était plus que simplement meublée d'un lit de fer, d'une armoire en bois blanc peinte genre pitchpin, d'une table de toilette, d'un guéridon et de deux chaises.

Des napperons blancs brodés garnissaient la table de chevet, masquant le marbre fendu de la cheminée ; un vase de grès dans lequel s'épanouissaient une douzaine de grosses reines-marguerites s'élevait au milieu du guéridon.

Là encore flottait le parfum de jasmin cher à Véronique.

Carriel se déclara enchanté du tout, ce qui

acheva de dissiper les dernières inquiétudes de la jeune fille.

— Allons, installez-vous, monsieur ! disait cependant Mme Daulmont, d'un ton engageant. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez. Les sonnettes ne marchent pas... Oui, nous attendons l'électricien... Mais, vous savez, à la campagne, les gens ne sont jamais pressés. Surtout, ne vous gênez pas... Vous êtes ici en famille... Vous descendrez quand vous serez prêt.. Véronique vous montrera notre jardin ; il est superbe en cette saison...

— Je n'en doute pas, madame ! A tout à l'heure, mademoiselle...

Debout sur le seuil de la pièce, Véronique souriait, très en confiance.

— C'est cela, monsieur ! répondit-elle.

Sur une dernière recommandation, Mme Daulmont rejoignit sa fille, puis toutes deux disparurent. Les yeux fixés sur le battant qui venait de se refermer derrière elles, Léonard Carriel hochait la tête :

— Je crois que je serai bien ici ! murmurait-il, perplexe et content tout à la fois. Drôle de maison, tout de même, que cette villa des « Heures Claires » !.. Pourquoi Mme Daulmont ne voulait-elle pas me recevoir ?.. En ce cas, elle ne devait pas faire passer d'annonce pour demander des pensionnaires !... Enfin, elle a l'air d'une brave personne ! Quant à Mlle Véronique...

Il n'en dit point davantage, mais son visage prit instantanément un air songeur qui n'était point dans ses habitudes. Un peu plus tard, on pouvait l'entendre marmonner entre ses dents :

— Son âme doit répondre à son visage, et, en ce cas, c'est un ange du bon Dieu... Mais, assez rêvé... Ces dames m'attendent et il convient d'être exact !...

Là-dessus, le peintre se mit en devoir de défaire ses bagages.

## CHAPITRE II

— Vous n'êtes pas fatiguée, mademoiselle ?

— Un peu !

— Il fallait le dire plus tôt... Reposez-vous, nous reprendrons la pose tout à l'heure.

Et Léonard Carriel se redressait, abandonnant son tabouret, dépliant ses longues jambes.

— Moi aussi, je commençais à m'ankyloser ! proclama-t-il. C'est curieux, dans le feu du travail, je ne m'en apercevais point ! Quand j'aurai fumé une pipe, cela ira mieux.

— Je le crois ! sourit Véronique.

Ce disant, la jeune fille qui, jusque là, était demeurée assise sur un épais tapis de mousse, se levait à son tour. Non loin de là, installée sur

un pliant, Mme Daulmont brodait un napperon semblable à ceux qui garnissaient la chambre de son pensionnaire. La déclaration de celui-ci lui avait fait lever la tête :

— Peut-on voir ? interrogea-t-elle curieusement en esquissant un mouvement pour se mettre debout.

Carriel ne put réprimer une grimace.

— Vous savez, chère madame, ce n'est encore qu'une ébauche... Cela ne vous dira pas grand'chose et en tout cas ne vous rappellera nullement le tableau que vous admiriez si fort, jadis, chez vos parents.

— N'importe !...

— Eh bien, si vous y tenez..., acquiesça l'artiste avec un geste résigné.

— Merci de la permission !

Et Mme Daulmont vint se placer devant la toile.

Carriel, qui l'observait à la dérobée, hocha la tête. De toute évidence, la bonne dame n'était nullement ravie par son travail ; le contraire l'eût surpris !

— Je vous avais prévenue, madame ! murmura-t-il. Il ne faut jamais contempler une œuvre avant qu'elle n'ait pris tournure. Ceci ne signifie rien pour vous...

— Mais si, mais si... fit Mme Daulmont, conciliante. Je suis sûre que cela sera très bien, une fois achevé. N'es-tu pas de mon avis, Véronique ?...

— Maman, si M. Carriel préfère qu'on ne regarde pas... commença la jeune fille.

— Oh ! vous pouvez, consentit Léonard, résigné à tout. Au fond, un avis n'est pas inutile..

— Alors, voyons ! décida la jeune fille en venant prendre la place que sa mère venait d'abandonner pour retourner à son pliant.

Les yeux de l'artiste qui s'étaient fixés sur le visage de Véronique virent celui-ci esquisser une jolie moue désapprobatrice. Elle non plus n'appréciait pas l'ébauche commencée. Au reste, rien d'étonnant à cela. En effet, ce que Véronique contemplait, c'était un informe barbouillage. Jamais gâcheur de toiles n'avait fait mieux !

Le petit boqueteau où tous trois se trouvaient, au bord de la Belline, était figuré par un placard d'un vert agressif. Une tache blanche et rose barrant le pied des arbres émettait la prétention de figurer Véronique, telle qu'elle était tout à l'heure, en sa pose gracieuse de jolie rêveuse.

La moue de la jeune fille s'accroissant, Carriel crut devoir dire :

— Ceci n'est point de votre goût ?... N'est-il pas vrai ?

— Je suis de l'avis de mère... Cela pourra donner quelque chose de très bien ! riposta-t-elle, craignant de le désobliger en laissant percer sa déception.

— Oui, mais pour le moment...

— Vous êtes de l'école moderne, M. Carriel !

— Et je m'en vante.

— C'est sans doute cela !

« Quand je suivais les cours de dessin, à la pension Jeanne d'Arc, nous faisons des choses classiques, naturellement.

— De la peinture pour jeune filles, c'est toujours style pompier ! émit-il d'un ton supérieur.

— Oh ! nos productions n'avaient point de prétention.

— De sorte que vous êtes quelque peu déconcertée devant ce que j'ai réalisé, avouez-le.

— Eh bien ! pour être franche, oui !...

Ayant dit, Véronique détourna la tête et son beau regard se perdit dans l'immense panorama qui les entourait.

Au premier plan, la Belline, mince ruisseau aux eaux murmurantes, coulait entre une double rangée de saules. Au-delà, de gras herbages se développaient, s'allongeant jusqu'à une chaîne de collines barrant l'horizon. Entre deux hauteurs, le chemin conduisant à Gérauville apparaissait, ainsi qu'une mince ligne blanche ; mais on ne voyait pas le village, tapi au revers du coteau.

Un calme souverain, absolu, emplissait ce décor et c'est ce qui avait tenté Carriel.

— De la nature, rien que de la nature ! s'était-il dit lorsqu'il avait découvert ce coin, au lendemain de son installation chez les dames Daulmont.

Et résolument, farouchement, il s'était mis à la besogne, rêvant de quelque chose de simple et de grand.

Il voyait des lignes nettes, des teintes franches, un ciel profond au-dessus d'un paysage clair et harmonieux. Un reflet de la création divine !...

Au bout de quatre jours, il n'avait réussi qu'un plat d'épinards.

Comme Véronique, avec laquelle il avait pris l'habitude de bavarder, s'enquêrait de ses travaux, il n'avait osé lui montrer cette horreur.

— Je cherche quelque chose qui m'inspire, avait-il répliqué. J'ai bien découvert un coin, mais pour qu'il soit réussi, j'y voudrais mettre une figure qui animerait un peu.

— N'avez-vous point trouvé l'endroit dont je vous avais parlé ? avait interrogé Mme Daulmont qui revenait à son idée.

— Si fait, chère Madame, et j'y viendrai certainement un jour... Auparavant, je voudrais brosser le coin dont je vous parle car, en le contemplant, j'ai senti en moi l'inspiration...

— Alors, il faut en profiter, avait dit l'excellente femme.

— J'y suis bien décidé... Mais il me faudrait un modèle... Il faudra que je cherche si, à Gérauville, quelque jeune paysanne...

Un frais éclat de rire de Véronique l'avait interrompu ; la pensée de transformer en modèle

l'une des robustes jeunes filles de la bourgade semblait la divertir follement.

Comme Carriel, quelque peu décontenancé, la considérait avec ahurissement, elle s'était hâtée de se justifier :

A Gérauville, on ne se souciait guère de peinture. En cette époque de l'année où les travaux des champs réclamaient tous les bras, l'artiste ne découvrirait personne qui voulût bien poser.

— Que c'est ennuyeux ! murmurait le peintre.

Au fond, il était ravi. Ainsi, il aurait une bonne raison pour ne point montrer à Mme et à Melle Daulmont un échantillon de ses productions. Mais déjà, la jeune fille poursuivait. Toujours, elle s'était intéressée aux choses de l'art : même, à la pension Jeanne d'Arc, on déclarait qu'elle ne crayonnait pas mal.

Si sa mère y consentait, elle poserait la silhouette dont le peintre avait besoin pour animer son décor.

— Oh ! je n'y vois pas d'inconvénient ! avait répliqué Mme Daulmont. J'en profiterai pour vous accompagner, et cela me forcera à marcher un peu.

— Eh bien ! je mettrai ma robe de toile blanche brodée de roses, celle que vous déclariez si bien l'autre jour ! avait repris la jeune fille. Cela fera beaucoup d'effet au milieu des teintes tendres des verdure du bord de la Belline !...

— Mais, mademoiselle, je craindrais d'abu-

ser ! Vous devez avoir autre chose à faire ! protestait le peintre, tout à la fois ravi et désolé.

La perspective de passer de longues heures en compagnie de cette charmante jeune fille dont la simple vue lui causait un bien-être, une joie ignorée jusque-là, l'enthousiasmait.

En revanche, l'idée qu'il allait se charger de retracer sur la toile ce visage exquis, cette gracieuse silhouette, le comblait de terreur.

Il se remémorait toutes les horribles choses nées de son pinceau.

Vouloir interpréter la grâce, la joliesse de Véronique, n'était-ce point commettre une folie ?..

Pourtant, il ne pouvait avouer :

— Mademoiselle, vous êtes trop jolie, trop fine... Je peins trop mal... Jamais je n'arriverai à réaliser le tableau dont vous rêvez, car je suis un pauvre être sans talent auquel Dieu n'a donné que la volonté de bien faire !..

Au reste, Véronique à qui cette idée souriait décidément, ne lui laissa pas le temps de se reconnaître.

Pour le moment, elle n'avait rien d'intéressant à faire, venant de terminer un travail (toute une layette destinée à un nouveau-né de Gérauville) après lequel elle s'était promis un peu de repos. Donc, que M. Carriel ne se gênât point. Puisque Mme Daulmont y consentait, elle serait enchantée de lui être de quelque utilité.

— Mais c'est très fatigant de tenir la pose !.. avait-il risqué, en désespoir de cause.

— Au contraire, cela m'obligera à rester tranquille ! Maman me gronde toujours parce que je ne sais pas demeurer immobile. Allons, venez, cher monsieur, montrez-moi le coin que vous avez choisi... Tu nous accompagnes, n'est-ce pas, mère chérie ?

Elle les entraînait, toute souriante, animée par cette pensée, si bien que Léonard avait dû en passer par où elle voulait.

C'est ainsi que, depuis quatre jours, Mme Daulmont, Véronique et leur locataire passaient leurs après-midis en ce coin tranquille et délicieux.

Tandis que la première brodait, que la seconde, assise en un mouvement gracieux, bavardait intarissablement avec l'artiste, celui-ci s'efforçait, mais en vain, de reproduire le tableau charmant qui s'offrait.

Jamais autant qu'en ce jour, il n'avait maudit l'impuissance dont il était frappé.

Que penserait de lui Véronique, lorsqu'elle s'apercevrait qu'il n'était bon à rien ?

Elle le mépriserait bien certainement, le traiterait de vaniteux, de prétentieux... Un peintre, lui, allons donc !...

Ne ferait-il pas mieux de disparaître auparavant, tandis qu'elle lui témoignait une amicale et respectueuse admiration ?.. Au moins, ainsi, il lui laisserait un souvenir acceptable !

Oui, c'était cela qu'il convenait de faire, et sans hésiter, sans attendre encore !...

Là-dessus, Léonard ébauchait tout un plan de fuite, cherchait des prétextes justifiant sa retraite précipitée.

Au fond, c'était simple ; des affaires urgentes réclamaient instantanément sa présence dans la capitale.

Oui, mais voilà ! Comment eut-il appris cette nécessité ? Depuis son arrivée à la villa des « Heures Claires », il n'avait reçu ni une lettre ni même une simple carte postale.

Sans famille, presque sans amis, personne ne lui écrivait.

— Demain, j'irai jusqu'à la poste et je téléphonerai à Ezratty, mon marchand de tableaux.. Une affaire qu'il aura été censé me proposer me fournira l'alibi rêvé.

Cette façon de faire répugnait à sa nature droite et loyale ; mais le moyen d'agir autrement ?... Tant pis, il commettrait ce petit mensonge... Ce n'en serait qu'un de plus car... avoir affirmé qu'il était peintre... en était un fameux !

Oui, mais le lendemain, en descendant de sa chambre, Carriel respirait l'odeur de jasmin répandue dans toute la maison ; puis il rencontrait Véronique dans le vestibule ou dans le jardin tout fleuri de roses.

Elle lui tendait sa petite main, lui offrait son sourire, le miroir azuré de ses prunelles et, en songeant qu'il allait bénévolement se priver de tout cela, Carriel restait sans forces.

Il remettait au lendemain le soin de donner le

coup de téléphone au libérateur, s'accordait encore une journée auprès de « l'ange du bon Dieu », comme il continuait à nommer Véronique.

— Venez-vous au village avec nous, M. Carriel ? proposait la jeune fille. Justement, nous y partons avec maman : nous avons plusieurs achats à effectuer.

— Mais avec plaisir, mademoiselle, si toutefois Mme Daulmont veut bien de moi !

— Certainement ! s'empressait d'acquiescer l'excellente femme.

— Alors, vous me laisserez porter vos paquets.

— Bon, bon, nous verrons !

Là-dessus, tous trois s'en allaient, en flânant, et c'étaient de longues causeries.

Véronique contait son histoire, à moins que ce ne fût Carriel qui entreprît d'exposer de quelle façon il comprenait la peinture moderne. Mme Daulmont leur donnait la réplique, souriant des boutades du peintre et des réparties spirituelles de sa fille.

Lorsqu'ils rentraient, un peu avant midi, enchantés et affamés, ils faisaient honneur au frugal menu servi par Babette, menu dans lequel les pommes de terre et autres légumes produits par le jardin tenaient naturellement la première place.

De cela, Carriel ne songeait guère à se plaindre. Il n'était point difficile, et pourvu que Vé-

ronique lui donnât la réplique, il se déclarait pleinement satisfait.

Au reste, il n'avait jamais été à un tel régime ; à Paris, il mangeait quand il avait le temps. Parfois, c'était au restaurant à bon marché, parfois chez lui où il déjeûnait d'une boîte de sardines, d'une tranche de jambon et d'un fruit.

Ici, dans cette atmosphère familiale, il se sentait un tout autre homme ; il s'habitua à la régularité des repas, se levait à des heures régulières, cessait de travailler avant que la fatigue ne le fît s'endormir devant sa toile.

Quant à son appétit, il avait pris un prodigieux essor et il n'était pas de plat auquel il ne fît largement honneur.

Mme Daulmont qui, au début, croyait devoir s'excuser timidement sur la simplicité de sa table, ne disait plus rien à présent.

Carriel était le seul pensionnaire des « Heures Claires », un pensionnaire toujours content, toujours satisfait.

Maintenant, Léonard savait que Mme Daulmont était la veuve d'un officier tué à l'ennemi durant la grande guerre. Un petit-cousin lui ayant légué deux ans auparavant « Les Heures Claires » et un modeste capital, les deux femmes, abandonnant les environs de Châlons où elles s'étaient retirées, étaient venues se fixer en Normandie.

La proximité de Dieppe leur avait donné

l'idée d'ouvrir cette maison de famille ; ainsi, elles feraient fructifier leur petit avoir.

Hélas ! il ne semblait point que le succès dût couronner leurs efforts, et lorsque Véronique ou sa mère parlaient de leur situation présente, leurs fronts s'assombrissaient ; puis, très vite, elles détournaient la conversation.

Bien entendu, Léonard Carriel n'avait garde d'insister, la gêne de ses hôtessees n'étant plus un mystère pour lui.

Au fond, il les plaignait très sincèrement et regrettait de n'être point riche.

Alors, il eût donné cinquante, cent francs même, pour prix de sa pension journalière et eût estimé être encore le débiteur des dames Daulmont !...

Il se trouvait si bien, chez elles ! Jamais il n'avait connu un tel confort ; jamais son âme ne s'était baignée dans une telle ambiance !

De la douceur, du charme, de la sérénité, voilà au milieu de quoi se déroulait sa vie présente... Tout bas, il remerciait Dieu de lui avoir fait connaître ces simples joies !

Cependant, le peintre avait bourré une pipe et, tout en fumant, il écoutait Véronique évoquer le temps où, à la pension Jeanne d'Arc, à Châlons, elle dessinait sous la direction de Mlle Marconi, son professeur.

— Ah ! si vous l'aviez vue, M. Carriel ! ... C'était une vieille demoiselle portant perruque

et binocle... Elle était laide mais si bonne, si patiente... si indulgente...

— Cela arrive quelquefois !

— Vous n'auriez pas été bons amis, vous savez !...

— Et pourquoi cela ?...

— Melle Marconi aurait blâmé vos audaces... Elle vous aurait traité de révolutionnaire, en peinture, tout au moins. Les mélanges dont vous usez auraient choqué ses regards !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre !

— Comme ils choquent les vôtres, n'est-ce pas ?

— Oh ! je m'y habituerai ! affirma Véronique en riant gaiement. La peinture moderne, c'est une éducation de l'œil et du goût ! ...

— Oui mais on l'aime ou on ne l'aime pas... Et, dans ce dernier cas, il n'y a rien à faire !

— Mais si... Il s'agit de se comprendre.

— Peut-être ; mais si je vous dis que je ne comprends pas la plupart des classiques, que les productions des maîtres les plus réputés me laissent froid, que les chefs-d'œuvre les plus admirés me semblent bêtises, rococos... que tout cela ne tient pas, ne ressemble à rien... non, à rien...

Si Mlle Daulmont n'avait point été charitable, elle aurait pu répondre que les œuvres de Léonard Carriel pouvaient être qualifiées de la même façon, car, au fond, elle commençait à ne

plus avoir d'illusions sur le peintre ! Mais elle était bonne, généreuse, et elle se garda bien d'en rien laisser paraître.

Il était si brave garçon... on le sentait si simple, si convaincu que, pour rien au monde, la jeune fille n'eût voulu le contrister.

Aussi se contenta-t-elle de répliquer :

— Si mon professeur vous avait entendu, elle vous aurait sauté aux yeux, quoique ce fût cependant la femme la plus douce qu'on pût imaginer... Seulement, voyez-vous, il existe des sujets sur lesquels les plus conciliants se montrent parfois d'une intransigeance...

— Je connais cela ! fit Carriel en hochant la tête.

Maintenant, Véronique poursuivait l'évocation de ses souvenirs, parlant d'un voyage que sa mère et elle avaient fait à Paris, quelque dix-huit mois auparavant, lorsqu'il s'était agi de transformer les « Heures Claires » en pension de famille.

Ces dames avaient couru les magasins, afin de compléter le mobilier, de garnir les armoires du linge nécessaire.

Elles en avaient profité pour visiter quelques musées, Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle.

— Nous y avons vu des merveilles !

— En peinture ?

— Mais certainement.

— Peuh !

— Et puis, nous sommes montées au Sacré-Cœur, reprenait la jeune fille, peu soucieuse de discuter avec son compagnon sur les mérites des toiles enfermées dans nos musées nationaux.

— Vous êtes probablement passées devant chez moi, rue des Abbesses.

— Sans doute... Je ne m'en souviens plus.. Nous avons pris un taxi...

— Vous avez bien fait. Du haut de la Butte, on jouit d'un des plus jolis spectacles que peut offrir Paris... Les provinciaux qui visitent la capitale ne s'en souviennent pas assez.

— Vous aimez votre Montmartre, si j'en juge par la façon dont vous en parlez ?

— Oui, je l'aime... Il y a des années que j'y vis... Je ne l'ai pour ainsi dire jamais quitté.

— Si, cependant : quand vous allez en vacances ! intervint Mme Daulmont en levant la tête.

Léonard Carriel parut déconcerté par cette simple phrase. Un instant, il demeura perplexe, puis tirant une bouffée de sa pipe, il articula en hochant la tête :

— Madame, vous n'allez peut-être pas croire ce que je vais vous affirmer... C'est tellement invraisemblable... Mais c'est la première fois, vous entendez bien, la première fois que pareille chose m'arrive !

— En vérité ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Comment cela se fait-il ?

Carriel allait répondre qu'il n'avait pas tou-

jours suffisamment d'argent pour s'offrir semblable fantaisie ; une pudeur très compréhensible l'en empêcha et il se contenta de murmurer :

— D'ordinaire, je suis très pris... Des commandes à exécuter, des amateurs à voir... Vous comprenez, quand on veut s'occuper sérieusement de ses affaires !

— Evidemment ! fit Véronique, sur un ton conciliant, car elle n'était point dupe des bonnes raisons invoquées par son interlocuteur.

En même temps, elle adressait à sa mère un signe discret que la bonne dame comprit parfaitement. Il convenait de laisser tomber ce sujet de conversation, lequel pouvait mettre le brave garçon dans l'embarras.

Au reste, maintenant, Véronique semblait préoccupée. Une question qui, depuis bien longtemps, lui brûlait les lèvres, se formulait à nouveau en son esprit. Cependant, elle n'osait la poser.

Léonard, qui la regardait, s'aperçut de sa gêne :

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Mademoiselle Véronique ?... Vous vous taisez et paraissez soucieuse...

— Soucieuse, le mot est trop fort ! sourit-elle.

— Mettons : préoccupée, alors !

— Oui, c'est plus exact. M. Carriel, je voudrais vous demander quelque chose...

— De quoi s'agit-il, mademoiselle ?

— C'est que je crains d'être indiscrète...

— Alors, ne demande rien ! intervint Mme Daulmont d'un ton de reproche. M. Carriel finira certainement par penser que tu es une petite fille très curieuse...

— Pour cela, non, madame ! protesta Léonard. Au contraire, je prie Mlle Véronique de m'interroger autant qu'elle en a envie... Je suis tout prêt à lui répondre, autant toutefois que la chose sera en mon pouvoir.

— Si vous l'encouragez, je ne dis plus rien ! soupira la bonne dame. Ne vous en prenez qu'à vous, M. Carriel, si elle vous met dans l'obligation de lui répondre que ce qu'elle veut savoir ne la regarde nullement !

— Oh ! madame...

— Maman, ma question n'aura rien d'extraordinaire, je t'assure ! déclara la jeune fille en rougissant quelque peu. Ce que je voudrais savoir, M. Carriel, c'est comment il se fait que vous soyez venu chez nous ?...

— Mais je vous l'ai dit le jour de mon arrivée, murmura le peintre abasourdi. J'ai lu l'annonce sur un journal.

Véronique hocha sa jolie tête blonde :

— Je me souviens parfaitement, mais il y a plus d'une année que nous n'en avons fait passer... En ce temps-là, nous espérions bien, maman et moi, lancer les « Heures Claires ».

— C'est exact ! confirma Mme Daulmont qui, à présent, prêtait l'oreille, intéressée.

— Mademoiselle, il n'y a pas un an que ces lignes me sont tombées sous les yeux... C'était la veille de mon départ, c'est-à-dire il y a une quinzaine... Même pas ! Vous ne me croyez point ? s'interrompit brusquement Carriel, frappé de l'ébahissement exprimé par le visage de ses interlocutrices.

— Si fait ! puisque vous l'affirmez ! se hâta de répondre la jeune fille.

— Au reste, rien de plus facile que de nous mettre d'accord. J'ai apporté le journal, il est dans ma chambre... Voici l'heure de rentrer, avant peu je vous le communiquerai.

Et, heureux de saisir ce prétexte qui le dispensait de se remettre à la besogne, pour aujourd'hui tout au moins, Léonard Carriel s'empressa de plier bagage.

Le retour s'opéra gaiement et, vers sept heures, lorsque le peintre descendit à la salle à manger, il tenait à la main un exemplaire du journal en question.

— Voyez-vous, Mlle Véronique... Voici votre annonce...

A peine la jeune fille eut-elle jeté les yeux sur la fameuse feuille qu'elle se mit à rire franchement.

— C'est bien cela... Ce numéro date du vingt-huit juin ! s'exclama-t-elle.

— Evidemment ! commença Carriel, quelque peu vexé.

— Du vingt-huit juin... de l'année dernière,

cher monsieur ! Regardez la date... Ah ! maintenant, je comprends...

Et Véronique indiquait de son index tendu la date qui figurait près du titre du journal.

— C'est que c'est vrai ! murmura l'artiste, consterné. Il n'y a qu'à moi que pareilles choses arrivent !... Mademoiselle, Madame, je m'excuse...

— N'en faites rien ! protesta Mme Daulmont, sinon nous croirons que vous regrettez d'être venu !

— Ah ! pour cela non ! protesta Carriel.

— En ce cas, tout est pour le mieux et nous aurions tort de nous plaindre, les uns et les autres...

L'erreur de Léonard fut longuement commentée au cours du dîner. Lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, loin de la regretter, il se félicitait de l'avoir commise.

— Et dire que, si j'avais été un homme méthodique, si j'avais songé à regarder la date de ce journal, je n'aurais jamais connu ces dames. Cela sert parfois d'être brouillon, désordonné, étourdi... Pour une fois, j'en ai la preuve et je défie quiconque de me prouver que j'ai eu tort ! songeait-il tout en nettoyant ses pinceaux dans sa cuvette.

## CHAPITRE III

— Vous remontez chez vous, M. Carriel ? interrogea Véronique en levant vers Léonard son joli visage un peu pâle.

Le peintre qui, depuis un instant, fouillait consciencieusement dans toutes ses poches, répliqua tranquillement :

— Oui, mademoiselle, je viens de m'apercevoir que j'ai oublié ma pipe. Or, moi, sans elle, je suis un homme perdu !...

— Je sais ! sourit la jeune fille. Mais laissez donc... Babette ira vous la chercher.

La petite bonne, qui desservait le couvert, eut un grognement de mauvaise humeur et son regard noir foudroya Véronique, laquelle parut ne rien voir.

— Ah ! ça, trouve-t-elle que je n'en fais pas assez ? semblait dire Babette.

Déjà, le peintre se hâtait de répondre, car lui aussi avait surpris la mimique de la servante :

— Inutile de vous déranger, Babette... Je puis bien y aller ! Si je vous écoutais, Mlle Véronique, je deviendrais très paresseux !

— Sûrement ! grommela la servante.

C'était dans la salle à manger des « Heures

Clares », après le déjeuner. Celui-ci était loin d'avoir été aussi gai qu'à l'ordinaire. Au reste, depuis quelque temps Véronique ne souriait plus aussi franchement, ses yeux se détournaient souvent du regard interrogateur qu'à son insu Léonard posait sur elle.

Il en allait de même pour sa mère, laquelle semblait fort préoccupée, en dépit des efforts qu'elle faisait pour paraître à l'aise.

A chaque instant, les yeux de Mme Daulmont et de sa fille se rencontraient et Carriel avait bientôt remarqué que ceux de la première étaient rougis, comme si elle avait récemment pleuré.

Véronique, elle, ne pleurait pas ; mais son joli visage avait de brusques pâleurs ; sa petite bouche se serrait sur l'émail humide des dents, comme si elle voulait taire quelque douloureux secret.

Décidément, ces dames devaient avoir de gros ennuis.

Pour comprendre de quelle sorte étaient ceux-ci, Léonard n'avait eu qu'à regarder, à observer autour de lui.

Le manque d'argent se sentait dans les moindres détails. Le menu de ce repas avait été plus déplorable que les précédents.

Babette avait servi un vague ragoût où quelques os entourés de gras prétendaient jouer le rôle de viande. Des pommes de terre nageant dans une sauce claire les escortaient. Le beurre avait été remplacé par de la graisse, puis celle-ci

par un de ces ersatz innommables qui suffisent à gâter un plat.

Quoique peu difficile et très indulgent, l'artiste n'avait pu faire autrement que de s'en apercevoir.

Une poignée de bigarreaux provenant du jardin complétait le tout. Encore la plupart étaient-ils véreux, ce dont Mme Daulmont avait cru devoir s'excuser :

— Laissez donc, chère madame ! Les vers choisissent les meilleurs fruits ! avait protesté Léonard.

Tandis que les maîtres dégustaient ce peu savoureux repas, Babette ne s'était pas gênée pour ricaner. Depuis quelque temps, elle avait des insolences de domestique auquel on ne paie plus ses gages. On la devinait en pleine révolte, les reproches prêts à jaillir des lèvres. Lorsqu'elle allait au village, elle s'y éternisait, passant son temps à cancaner sur le compte de ces dames, lesquelles étaient sans le sou, ce qui ne les empêchait point de conserver une bonne !...

— Quand on n'a pas de quoi payer une servante, on fait la vaisselle et on cire le plancher soi-même ! concluait-elle rageusement. Mais, patience, cela ne durera pas toujours... Aussitôt qu'elles m'auront réglé ce qu'elles me doivent, je les laisserai se débarbouiller avec leur pensionnaire !... Leur pensionnaire ! Ah ! parlons-en ! Encore un qui est riche d'argent comme un crapaud de plumes !... La pauvreté qui man-

ge chez la misère, quoi !... Si ces dames comptent faire fortune avec lui, elles se trompent... Un jour, il partira sans payer sa note, et elles se retrouveront gros-Jean comme devant !

Cependant, Véronique reprenait doucement :

— Eh ! bien, montez chez vous, M. Carriel. Mais ne vous attardez pas trop. Je vais vous attendre au salon en compagnie de maman !

— Dans cinq minutes, je suis de retour, mademoiselle ! affirma Léonard. A moins, se reprit-il, que je ne trouve pas ma pipe immédiatement, ce qui se pourrait encore !

Sur ce, il gagna la porte et commença à escalader lestement l'escalier conduisant au premier étage. Il sifflotait d'un air qu'il voulait détaché et qui était destiné à cacher le souci très réel que lui causait l'attitude de ses hôtes.

Une fois dans sa chambre, il tourna de ci de là, se demandant où il avait bien pu fourrer sa pipe.

— Je l'avais ce matin, j'en suis sûr !... bougonnait-il. Voyons, je l'ai fumée vers onze heures... Depuis, qu'ai-je bien pu en faire ?

Certes, Léonard Carriel était très désordonné, mais sa pipe était un des objets qu'il égarait le moins. Il prétendait que sans elle, il ne pouvait travailler ; aussi avait-il soin de la placer toujours bien en vue, de façon à pouvoir demander immédiatement l'inspiration qu'il sentait venir.

Mais aujourd'hui, malgré ses patientes recherches, il ne l'apercevait point.

Depuis plus de trois semaines qu'il était aux « Heures Claires », il y avait pris ses habitudes, se trouvant fort bien en cette demeure, cela en dépit de tout.

La chambre mal meublée, balayée par Babette lorsqu'elle avait le temps, lui semblait cependant un idéal séjour. Il en goûtait les vastes dimensions, l'admirable vue que, de la fenêtre, il avait sur la verdoyante et calme campagne normande.

Lui qui, toujours, avait vécu seul dans son coin, il appréciait comme une chose rare l'amabilité de Mme Daulmont, un peu froide peut-être, mais qu'on devinait si cordiale, la franchise souriante de Véronique, ses élans spontanés, son intelligence vive et la grande bonté dont son cœur était paré.

Ah ! s'il n'avait point pressenti les ennuis des deux femmes, son bonheur eût été complet. Mais, voilà, il y avait ces ennuis, et, à en juger par l'attitude de la mère et de la fille, il pouvait en conjecturer qu'ils étaient singulièrement graves. Leur vie s'en trouvait empoisonnée, leur tranquillité menacée !

Léonard Carriel le comprenait instinctivement et se désolait tout bas, car, malheureusement, il ne pouvait rien pour les secourir.

La somme qu'il possédait encore était minime et, là-dessus, il lui faudrait prendre le montant de son voyage de retour.

Le retour !... Déjà, Carriel devait y songer...

Encore une dizaine de jours, et son mois de villégiature achevé, il lui faudrait dire adieu à cette existence si calme, si douce, reprendre le chemin de la capitale !

Lorsqu'il y songeait, l'artiste devenait singulièrement triste ; son sourire disparaissait, son cœur se serrait et il devait faire effort pour ne point pleurer comme un enfant. Aussi, avec ce robuste optimisme qui constituait le fond de son caractère, tâchait-il de se persuader que tout finirait peut-être par s'arranger.

Il lui eût été bien difficile de dire de quelle manière cela « s'arrangerait », mais enfin, il voulait avoir confiance, se persuader qu'en définitive, les choses ne tournent jamais aussi mal qu'on l'avait prévu.

Il avait écrit à Ezratty, son marchand de tableaux, pour lui demander de bien vouloir lui avancer mille francs et, quoi qu'il fût douteux que le commerçant y consentît (Ezratty étant de ceux qui se font longtemps prier avant de dire oui) Carriel s'affirmait que c'était presque certain !...

Grâce à ces fonds, il pourrait séjourner un nouveau mois à Gérauville, ce qui aiderait beaucoup Mme Daulmont.

Et puis, cela retarderait l'instant où, à nouveau, il se retrouverait seul, entre les quatre murs de son atelier de la rue des Abbesses !

— Ah ! enfin, la voilà !...

Et Léonard, se baissant, ramassait sa pipe

qu'il venait de découvrir au fond d'une corbeille à papiers.

Qui avait bien pu l'y mettre ?... La réponse à cette question se présenta tout de suite à l'esprit de l'artiste.

C'était bien certainement Babette qui avait sournoisement précipité en cet endroit l'objet si cher aux manies du peintre.

— Quelle mauvaise fille que cette petite bonne ! maugréa-t-il, car il ne pardonnait point à la servante ses allures insolentes vis-à-vis de Véronique.

Certes, il avait toujours feint de ne pas s'en apercevoir ; mais il ne perdait rien de ses coups d'œil narquois, de ses sourires dédaigneux, de ses grognements de mauvaise humeur. Mais, là encore, que pouvait-il faire ? Intervenir ?... Véronique l'en eût sans doute dissuadé, car la chose eût pu compliquer la situation, déjà si tendue !

— Mme Daulmont devrait la remercier... continuait-il à grommeler. Elle n'aurait point de peine à en trouver une autre tout aussi adroite et un peu plus aimable !

Debout devant sa croisée, Carriel bourrait consciencieusement la précieuse pipe, tandis que son regard contemplait le ciel, où de gros nuages cuivrés s'amoncelaient sous l'action d'une faible brise soufflant de l'ouest.

Depuis le matin, l'orage menaçait, bien que Véronique prétendît le contraire.

Comme le peintre risquait timidement qu'on ne pourrait peut-être pas aller ce tantôt sur les bords de la Belline, la jeune fille avait protesté véhémentement.

Ce n'était qu'un grain qui passerait sur Gérauville sans crever. Elle commençait à avoir l'habitude du pays. Il était rare que les orages éclatassent au-dessus... Ils allaient toujours plus loin...

Bien que médiocrement convaincu, Carriel n'avait point insisté. Il préférait de beaucoup aller vagabonder par les champs, en compagnie de Madame et de Mademoiselle Daulmont, plutôt que de demeurer enfermé au salon ou dans sa chambre.

Ce qu'il en avait dit, c'était uniquement dans l'intérêt de la jeune fille. Puisqu'elle semblait partager son désir de promenade, il eût été mal venu de se plaindre.

Bien mieux, en ce jour, Véronique semblait plus pressée de quitter la villa des « Heures Claires » qu'elle ne l'était d'ordinaire.

— Enfin, espérons que cela se maintiendra jusqu'à ce soir ! murmura Léonard Carriel, après un dernier coup d'œil vers les nuées menaçantes.

Son attirail de peintre était en bas, dans une espèce de soupenette aménagée sous l'escalier et où il le déposait chaque soir. Quoique le tableau entrepris n'avancât guère, pour rien au monde Léonard ne fût sorti sans être chargé de ces

impédimenta. D'abord, ils lui donnaient une contenance, et puis, ne se pouvait-il qu'un jour l'inspiration survînt brusquement, au moment où il s'y attendrait le moins ?

On avait vu des choses beaucoup plus extraordinaires !

Maintenant, il regagnait le palier et, songeant que son absence s'était prolongée plus qu'il ne l'avait prévu, il se hâtait de descendre vers le rez-de-chaussée.

Comme il arrivait en vue du vestibule, une voix furieuse s'éleva, vociférant :

— Vous me paierez, Madame Daulmont, c'est moi qui vous le dis !

« Je suis las de vous fournir de la viande sans recevoir d'argent... Je la paie, moi... Mes fournisseurs ne me font pas crédit !... Oui, oui, je vous enverrai l'huissier !

Interloqué, Carriel s'était arrêté au milieu des marches, ne sachant s'il devait avancer ou reculer.

Là-bas, au beau milieu du corridor, Jusseau, le boucher de Gérauville, un gros homme sanguin, à la face apoplectique, aux oreilles violettes, s'agitait frénétiquement. Il était légèrement gris, selon sa coutume, et ses gestes désordonnés faisaient voler sa courte blouse bleue.

Il continuait à brailler d'une voix de stentor, redisant quatre fois les mêmes phrases, les ponctuant d'exclamations énergiques et pas toujours recherchées.

En face de lui, Véronique Daulmont se tenait, frémissante et très pâle. s'efforçant de lui barrer le chemin.

— Vous n'avez pas besoin de crier ainsi, M. Jusseau, balbutiait-elle, éperdue... Je vous dis que maman est en train de se reposer... Ce matin, elle était un peu souffrante...

— Je vois ce que c'est : elle se paie des migraines, comme les dames riches ! Au reste, ce n'est point la première, pas vrai ?... Toujours, quand je viens, elle est malade, à moins qu'elle ne soit sortie !... Mais je commence à en avoir assez de ces histoires !... Il faudra bien que je finisse par la rencontrer.

— Elle passera vous voir.

— Je peux compter là-dessus et boire de l'eau, ça me fera le teint frais...

— M. Jusseau...

— Je m'y laisserais peut-être prendre si c'était la première fois que vous me promettiez sa visite.

— M. Jusseau, ce n'est pas sa faute...

— C'est peut-être la mienne ? Allons, Mlle Véronique, allez chercher votre mère...

— Puisque je vous dis qu'elle se repose !

— Elle reprendra sa sieste quand je serai parti.

— Elle est hors d'état de vous recevoir.

— Eh bien ! j'attendrai jusqu'à ce soir, s'il le faut... D'ici là, elle aura le temps de se remettre.

— Encore une fois... commença la jeune fille avec découragement.

— Après tout, je serais bien bon de perdre ainsi mon temps ! coupa rudement le boucher en avançant d'un pas. Je vais visiter la maison et je finirai bien par trouver Mme Daulmont. Je n'aime point qu'on se moque de moi et je vous le prouverai.

L'homme, exaspéré, hors de lui, parlait dans la figure de Véronique, qui réprimait mal une grimace de dégoût. Machinalement, elle recula ; l'autre en profita pour faire un pas vers la porte du salon voisin. Comme son interlocutrice le gênait encore, il avança la main dans l'évidente intention de la pousser de côté.

— Dites donc, vous, là-bas, voulez-vous que je vous aide ?...

Et Léonard Carriel, incapable d'en supporter davantage, se précipitait, jeté en avant par une généreuse colère. Son long cou se dressait sur ses maigres épaules, ses yeux flambaient d'indignation et la pâleur qui s'était répandue sur son visage bouleversé le rendait presque effrayant.

Le boucher, ahuri, le toisa de la tête aux pieds :

— De quoi vous mêlez-vous ? grogna-t-il bientôt. Mes affaires ne vous regardent pas, que je sache !

— M. Carriel !... balbutiait en même temps Véronique, désolée de cette intervention.

Mais le peintre n'entendait rien. Pour le mo-

ment, il n'avait qu'une idée en tête : punir le personnage qui s'était permis de parler à Véronique sur un ton grossier.

Dressé devant le boucher, qu'il dominait de la tête, il l'avait empoigné par le bras et, avec une force dont lui-même ne se serait pas cru capable, il l'entraînait vers la porte.

L'autre essaya bien de résister, mais l'impulsion que lui donnait l'artiste était si violente qu'il ne put parvenir à reprendre le dessus. Et puis, la voix qui grondait à son oreille contenait des menaces faciles à interpréter.

— Je ne vous permets pas d'ennuyer Mlle Daulmont, vous m'entendez ? Vous devez la croire quand elle vous affirme quelque chose.

— Vous en avez de bonnes, vous !...

— Assez...

— Dites donc, espèce d'énergumène... nos affaires ne vous regardent pas, je vous le répète !

— Je vous montrerai le contraire. Maintenant, décampez et tout de suite encore !... C'est un bon conseil que je vous donne.

Léonard, à bout de patience, avait largement ouvert la grille et son bras tendu indiquait la venelle déserte. Jusseau comprit que, s'il insistait, les choses allaient se gâter irrémédiablement et, peu soucieux de se colleter avec ce grand garçon dont il venait d'apprécier la poigne redoutable (il avait, bien sûr, ses cinq doigts marqués sur le biceps), il battit prudemment en retraite, non sans déverser un flot de menaces.

— Ah ! c'est comme cela !... Eh bien ! je vais de ce pas chez l'huissier...

— A votre aise !

— Je ferai tout vendre ici, oui, tout vendre !

— Laissez-nous donc tranquilles avec vos rodomontades ! lui jeta Carriel en lui claquant la grille sur les talons.

Ce dernier mot qu'il ne comprit pas, eut le don de couper la parole à Jusseau. Haussant les épaules d'une façon méprisante, il prit enfin le parti de s'éloigner.

Comme Léonard Carriel revenait vers le vestibule, encore tout bouillant d'indignation, il aperçut ses hôtes.

Mme Daulmont était sortie du salon, où elle s'était précipitamment réfugiée à l'arrivée de Jusseau, et, très pâle, les bras tombés le long du corps, elle considérait Véronique qui, debout en face d'elle, semblait tout aussi désespérée. La jeune fille avait joint ses petites mains sur sa poitrine et, nerveusement, elle mordillait sa lèvre inférieure, tandis que son joli menton tremblait imperceptiblement.

Babette, brusquement surgie de sa cuisine, se montra à ce moment. Mal peignée, à peine lavée, son tablier noué de travers sur ses maigres hanches, elle vint se camper devant Mme Daulmont qu'elle considéra d'un air hostile :

— Moi aussi, madame, il faudra me payer... Je veux mes gages ! Quand on n'a point de sous, on ne prend pas de bonne !... Vous com-

prenez, je ne travaille pas pour mon plaisir... Déjà, vous me donnez moins que je ne gagnais dans ma précédente place, où je faisais la femme de chambre, alors qu'ici, on me met à toutes les sauces... Mais, pour cela, je ne dis encore rien, puisque je l'avais accepté... Seulement, il faut me payer ! répéta-t-elle de cette voix aigre qui avait le don d'exaspérer tous ceux qui l'entendaient.

L'apparition de Léonard Carriel restitua un semblant d'énergie aux deux femmes. Instantanément, elles abandonnèrent l'attitude contrainte qu'elles avaient observée jusque-là. Véronique cessa de mordiller sa lèvre et Mme Daulmont se redressa, faisant face à ce nouvel orage.

— C'est bien ! je vous réglerai ! murmura-t-elle d'une voix singulièrement lasse.

Puis, se tournant vers le peintre, quelque peu gêné de son personnage :

— Excusez-moi, monsieur, pour cette scène inqualifiable... En tout ceci, il n'y a qu'un malentendu... une négligence de ma part... J'avais totalement oublié la note de M. Jusseau... A la première occasion, je passerai chez lui comme il le demande... Malgré ses façons brutales, c'est un commerçant honnête, dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre. Cela ne se renouvelera pas, non, ne se renouvelera pas...

Elle s'embrouillait, ne trouvant point ses mots, empêtrée dans son inutile et puéril mensonge.

A la fin, elle se tut, ne sachant plus que dire et, entre eux, il y eut un lourd silence. En traînant les pieds, Babette venait de regagner la cuisine où on l'entendait qui bousculait la vaisselle sans cesser de grogner.

— Partons-nous, maman, interrogea enfin Véronique, qui avait visiblement hâte de mettre un terme à cette scène. M. Carriel nous attend et les minutes passent... Si cela continue, l'éclairage ne sera plus suffisant...

Mme Daulmont hocha doucement la tête :

— Ma chérie, ce serait avec un grand plaisir que je vous accompagnerais, mais je me sens un peu lasse... Oui, les reproches de Jusseau m'ont bouleversée... Je préférerais me reposer...

— Je comprends parfaitement ! murmura Léonard en s'inclinant.

— Alors, maman, je resterai près de toi ! décida la jeune fille en passant affectueusement son bras sous celui de la pauvre femme. Je vais te faire une tasse de tilleul et tu essaieras de dormir.

— Cela, je veux bien, mais à quoi je ne consentirai pas, c'est de te priver d'une promenade, ma mignonne ! repartit l'excellente femme. Accompagne M. Carriel jusqu'au bord de la Belline ; qu'il y travaille comme chaque jour, et, dans une heure ou deux, lorsque je serai un peu remise de mes émotions, j'irai au-devant de vous.

— Oh ! madame, madame... balbutia Léo-

nard... Vous êtes vraiment trop bonne... Je serais bien aussi resté aux « Heures Claires ».

— Et votre tableau, M. Carriel ?...

— Il attendrait.

— Non, non, faites comme je vous dis... Véronique a besoin de se changer les idées et ce n'est point en restant ici qu'elle y parviendra. Partez donc et à tout à l'heure !

Il n'y avait pas moyen d'insister davantage. Mme Daulmont désirait demeurer seule, afin de remettre un peu d'ordre dans son cerveau bouleversé. Après l'avoir longuement embrassée, Véronique disparut dans la cuisine, d'où elle revint bientôt, portant un plateau chargé d'une tasse d'infusion.

Pendant son absence, sa mère et le peintre n'avaient point proféré une syllabe, sentant bien que les banalités qu'ils eussent pu échanger ne fussent point parvenues à masquer leur désarroi.

— Je te remercie, ma chérie, murmura Mme Daulmont, en prenant le plateau des mains de sa fille. Et maintenant, je vous souhaite une bonne promenade !

— Et à toi, un bon repos ! répliqua la jeune fille avec tendresse.

L'instant d'après, précédant le peintre chargé de son attirail, elle s'élançait à travers le jardin.

Au fond de celui-ci s'amorçait un étroit sentier coupant à travers champs. C'était par là

que les promeneurs gagnaient la campagne, évitant ainsi de traverser le bourg.

Sans avoir échangé une parole, ils parvinrent aux bords de la Belline, en ce boqueteau qu'ils avaient adopté. La chaleur devenait étouffante; pas la moindre brise ne venait rafraîchir les fronts emperlés de sueur des deux compagnons.

Invinciblement, Carriel songeait au jour de son arrivée à Gérauville. Il faisait la même température de four; en ce jour, il était tout aussi las qu'en cet instant où la réaction se faisait en lui.

De son côté, Véronique semblait à bout de forces. Son joli visage conservait un reste de pâleur et, dans ses grands yeux bleus, passaient des lueurs inquiètes. Elle se laissa tomber sur le banc de mousse en étouffant un soupir.

Léonard était navré. Ayant jeté à terre son chargement, il contemplait la jeune fille à la dérobée, se désolant de son impuissance.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, le brave garçon enviait la richesse. Que ne possédait-il une grosse somme, cent mille, deux cent mille francs?... Il l'eût immédiatement mise à la disposition de Mme Daulmont; ensuite, il aurait vu reflourir le sourire sur les lèvres de la jeune fille... Les nuages qui assombrissaient son beau front se seraient envolés; le bonheur aurait de nouveau réintégré la villa des « Heures Claires »...

Mais voilà, il n'était qu'un malheureux, qu'un besogneux, et il ne pouvait être d'aucun secours à ces deux femmes persécutées !

A la fin, faisant appel à tout son courage, il s'approcha de Véronique, qui leva la tête :

— Excusez-moi, je n'ai pas encore pris la pose... balbutia-t-elle pour dire quelque chose. Mais ce sera vite fait... Tenez, suis-je bien ainsi ?...

— Mademoiselle, je ne songe guère à travailler, pour le moment du moins... Je suis encore tout bouleversé... Mais il ne faut pas vous faire de chagrin... Dans la vie, les choses finissent toujours par s'arranger. Vous traversez en ce moment une période difficile, évidemment ; mais l'expérience m'a appris que c'est lorsqu'on croit tout perdu qu'il se produit quelque chose d'heureux... Oui, à plusieurs reprises, il en fut ainsi pour moi...

Il allait, allait, ne sachant plus très bien ce qu'il disait, dans le grand désir qu'il avait de la consoler, de lui redonner du courage. Hélas ! ses paroles produisirent un effet contraire à celui qu'il attendait. Au lieu de sourire, de le remercier, Véronique se mit à pleurer doucement. De grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues, sans qu'elle songeât à les essuyer.

Ces pleurs achevèrent de déconcerter Carriel. Il eût voulu les tarir, même au prix de vingt années de son existence.

— Mademoiselle, ne pleurez pas, je vous en prie... Plaie d'argent n'est point mortelle... Le bon Dieu vous viendra en aide...

— Je l'ai tant prié, déjà ! balbutia-t-elle.

— J'ai écrit à mon marchand de tableaux ! Il va m'envoyer mille francs que je mettrai à la disposition de Madame votre mère... Ainsi, elle pourra régler Jusseau, les gages de Babette... Ensuite, elle verra... elle trouvera un moyen de sortir de cette impasse... Allons, reprenez confiance !

Il se faisait convaincant ; sa voix avait des inflexions tendres qui ne lui étaient point habituelles.

Il était si touchant ainsi que Véronique ébaucha un pauvre petit sourire, tandis qu'elle murmurait :

— Merci, M. Carriel, vous êtes bon !

— C'est bien la moindre des choses... Je voudrais tant vous tirer d'embarras.

La jeune fille hocha longuement la tête :

— Vous ne pouvez rien pour nous ! déclara-t-elle enfin avec un gros soupir.

— Comment cela ?.. Je vous assure que toute ma bonne volonté vous est acquise. C'est que, voyez-vous, j'ai beaucoup d'affection pour votre maman et pour vous... Vous ne pouvez refuser ce que je vous offre de bon cœur..

— Il ne s'agit pas de cela, M. Carriel. Mais, je vous le répète, vous ne pouvez rien pour nous... La situation est trop grave.

Et, comme il s'effarait, ne comprenant pas, Véronique, à bout de courage, se laissa aller à dire toute la vérité.

Elle évoqua la gêne grandissante dans laquelle sa mère et elle se débattaient. Elles avaient fait flèche de tout bois, vendant leurs bijoux, des souvenirs de famille, de vieux meubles de valeur, espérant toujours en un coup de hasard qui les remettrait à flot. A présent, elles étaient au bout de leur rouleau.

— Oh ! par exemple !... faisait Léonard, qui était loin de s'attendre à un tel désastre.

L'aménagement de la villa des « Heures Claires » en pension de famille avait coûté gros ; la presque totalité de leurs disponibilités s'y était trouvée engloutie.

On comptait sur la clientèle, mais celle-ci n'était pas venue. Gérauville était sans doute trop loin de la mer. Les touristes aimaient voir de leurs chambres l'immensité bleue, respirer l'air du large... Et puis, les moyens de communication n'étaient pas très pratiques, Léonard Carriel en avait fait l'expérience.

Evidemment, l'année précédente, une famille était venue s'installer aux « Heures Claires ». Mais ces gens étaient partis au bout de trois mois sans acquitter leur note. Mme Daulmont n'avait pas l'habitude de traiter ce genre d'affaires et elle s'était laissée duper comme une enfant !

Maintenant, on devait non seulement à Jus-

seau, le boucher, mais encore au boulanger, à l'épicier.

La pension payée d'avance par Carriel avait permis de verser de modestes acomptes, de gagner quelques jours.

La villa était hypothéquée ; le couvreur, le maçon réclamaient le montant de leurs mémoires en souffrance.

Ce matin, une lettre d'un notaire de Dieppe, chez qui Mme Daulmont comptait faire un nouvel emprunt, était arrivée.

C'était un refus. Le prêteur découvert par le tabellion déclarait la propriété trop lourdement grevée pour risquer ses fonds en cette affaire.

C'était la fin. Véronique avait bien réfléchi : rien ne pouvait les tirer de leur détresse.

— Naturellement, je ne manque point de courage, et j'ai déjà parlé à maman de me placer quelque part, afin de gagner notre vie à toutes deux. Mais je ne sais rien faire ; je vous l'ai expliqué, M. Carriel, j'ai été élevée ainsi qu'une jeune fille de bonne famille que la situation de ses parents ne met pas dans l'obligation d'apprendre un métier.

« Je sais un peu coudre, dessiner, toucher du piano... Tout cela ne me servira pas à grand'chose... Peut-être pourrais-je trouver une place de demoiselle de compagnie près d'une vieille dame ? Mais alors, que deviendrait maman si j'étais obligée de me séparer d'elle.. Songez que nous ne nous sommes jamais quittées. Pourtant,

il faudra bien y arriver, n'est-ce pas ?..

Elle parlait d'une voix menue, infiniment touchante. Léonard Carriel sentait une buée chaude humecter ses prunelles.

Il était véritablement abasourdi devant ce naufrage qu'il n'avait point imaginé aussi total.

— Oui, que faire ? répétait-il. En effet, vous avez raison... Vous ne pouvez quitter Mme Daulmont... Et puis, je ne vois pas ce que vous pourriez trouver en ce moment où les places sont si rares... Si je connaissais quelqu'un... Mais voilà, je ne vois personne... A moins que... Mais non, je divague... Il y a si longtemps que je ne l'ai rencontré...

Il baissait peu à peu la voix, monologuant pour lui-même, tandis que son esprit cherchait le moyen de secourir les pauvres femmes. Ah ! ce n'était pas facile à trouver !...

Cependant, Véronique, qui, de son côté, suivait le cours de ses pensées douloureuses, reprenait en joignant ses petites mains, geste qui lui était devenu familier :

— On va nous vendre... nous chasser d'ici...

— Mais ce n'est pas possible ! se révolta-t-il, car dans son ignorance des affaires, la chose lui apparaissait monstrueuse, inique.

— Pourtant, c'est ce qui arrivera !

— Où iriez-vous ?

— Je l'ignore... Il nous restera la pension de veuve de maman.

— Oui, évidemment...

Léonard se tut, ne sachant plus que dire. Quant à Véronique, voilant son visage dans ses mains, elle parut s'absorber en une profonde rêverie. Ah ! comme en cet instant, ils se sentaient malheureux !

— L'argent ! L'argent ! grommelait l'artiste. Quelle vilaine chose ! Pourquoi, grand Dieu, fut-elle inventée !...

## CHAPITRE IV

Un coup de tonnerre, en retentissant presque au-dessus de leurs têtes, fit sursauter Véronique et son compagnon. Sans qu'ils y prissent garde, le ciel s'était voilé de nuages gris et noirs qui ne laissaient plus passer qu'une clarté livide.

Tout autour d'eux était immobile ; dans les arbres, les oiseaux s'étaient tus ; pelotonnés en boule dans l'enfourchure des branches, les écuireils cachaient leur museau entre leurs petites pattes croisées, comme pour ne pas voir ce qui allait se passer.

Presqu'aussitôt, un second grondement se fit entendre, ainsi qu'un sinistre roulement de tambour. Puis, brusquement, de larges gouttes de pluie crépitèrent sur les feuilles.

— Il ne faut pas demeurer ici ! s'exclama Carriel. La foudre pourrait vous atteindre, mademoiselle ! Vous êtes sous un arbre et c'est fort dangereux...

Comme elle esquissait un geste plein d'indifférence, il insista :

— Avant trois minutes, nous serons trempés.. Courons vers la route. Réfugions-nous dans la première maison que nous rencontrerons !

Reprenant en hâte son chargement, il pressait la jeune fille qui, toute détendue, se résigna enfin à obéir. L'instant d'après, Léonard l'entraînait, en courant dans la direction indiquée.

Maintenant, l'averse se déchaînait avec violence, tandis que, dans les plaines célestes, le tonnerre roulait avec fracas.

Enfin, ils atteignirent la grand'route, mais les maisons étaient fort éloignées.

— Lorsque nous y parviendrons, votre robe sera traversée, mademoiselle ! haletait Léonard, navré. Pourvu que vous ne preniez pas froid ! Ah ! combien j'ai été imprudent... Mme Daulmont me grondera et elle aura bien raison !...

— C'est moi la coupable ! protesta Véronique. Je vous ai affirmé que cette région ne connaissait jamais d'orage !...

Tout à coup, des grondements de moteur retentirent derrière eux et Carriel, ayant tourné la tête, entrevit une puissante conduite intérieure qui arrivait, fonçant à travers l'averse.

Résolument, il se jeta à sa rencontre, agitant

ses longs bras en une pantomime désordonnée.

— Que faites-vous, monsieur ? s'étonna Mlle Daulmont, toute frissonnante, car ses vêtements étaient déjà imprégnés d'eau.

Léonard ne répondit point ; il s'était précipité vers la portière de l'auto qui, dans un crissement de ses freins puissants, venait de stopper presque sur place.

A travers les glaces embuées, on entrevoyait les voyageurs : un homme élégant qui tenait le volant, une jeune femme, un vieux monsieur à l'air respectable.

— Monsieur, commença le peintre, s'adressant au chauffeur, je vous demande une place pour mademoiselle... Elle est trempée, on ne peut la laisser attraper du mal... Elle habite Gérauville, là, tout près. Rendez-moi ce service et vous aurez droit à toute ma reconnaissance !

— Comment, mon vieux Carriel, c'est toi ?... Que fais-tu ici, si loin de Montmartre ? interrompit l'inconnu.

Un véritable hurlement s'échappa des lèvres de Léonard :

— Dormoy ! Si je m'attendais...

Et, au comble de la stupeur, il dévisageait son interlocuteur.

Celui-ci était un homme de trente-cinq ans environ, au visage rasé, intelligent et énergique. Les yeux gris avaient un regard franc, direct ; la bouche aux lèvres un peu fortes, souriait gaiement.

Il était vêtu avec recherche d'un confortable pardessus de sport ; sa cravate grenat, où étincelaient de petites lunes d'argent s'ornait d'une perle de respectable grosseur. Ses gants de pécarari étaient parfaitement assortis à la couleur de son manteau ; le chapeau de feutre qui le coiffait achevait de lui donner une allure très moderne.

— Fais monter mademoiselle, si tu ne veux pas qu'elle soit noyée définitivement ! murmura Dormoy qui, se tournant vers sa compagne, ajouta : Vous permettez, chère amie ?

— Mais certainement ! répliqua aimablement cette dernière, très jolie brune aux yeux rieurs. Mademoiselle va prendre place à côté de mon oncle.

— Bien entendu ! déclara le troisième voyageur en se penchant pour ouvrir la portière d'arrière.

Déjà, Carriel courait vers Véronique, qu'il contraignit à monter en voiture, en dépit de ses protestations.

— A ton tour, maintenant, mon vieux Léonard ! fit allègrement Michel Dormoy. Vous vous serrerez un peu !

Les deux rescapés s'installèrent sur la banquette d'arrière et, tandis que le peintre calait tant bien que mal entre ses jambes son pliant, son chevalet, sa boîte de couleurs, Mlle Daulmont s'excusa auprès des automobilistes.

Le conducteur l'interrompit d'un mot :

— Mademoiselle, c'est la moindre des choses ! Je suis ravi d'avoir pu vous rendre ce service...

— Oui, nous sommes arrivés à temps ! surenchérit la jeune femme en devisageant curieusement Véronique.

Léonard Carriel et Michel Dormoy étaient amis depuis plus de vingt ans. Ils s'étaient connus alors que tous deux fréquentaient le Quartier Latin et, tout de suite, une solide affection s'était nouée entre eux.

Pourtant, ils n'avaient rien de commun, l'un étant aussi méthodique, aussi réalisateur que l'autre était bohème, rêveur. Malgré cela, peut-être même à cause de ces contrastes, leur amitié ne s'était jamais démentie.

La vie les avait orientés vers des points bien différents. Tandis que Léonard Carriel se consacrait à l'art, Michel Dormoy, déjà possesseur d'une assez jolie fortune, s'était résolument jeté dans les affaires, s'associant à un coulissier, menant l'existence fastueuse d'un roi de la Bourse.

A plusieurs reprises, Carriel et lui s'étaient revus ; mais jamais le premier n'avait demandé le moindre service au second.

Au reste, Dormoy ne s'était point mis à sa disposition ; peut-être ignorait-il les difficultés au milieu desquelles se débattait son vieux camarade ou redoutait-il de le blesser ?

Pourtant, tout à l'heure, alors que le peintre écoutait Véronique faire le bilan de sa déplorable situation, il avait un instant songé à Dormoy. Il avait même pensé à lui emprunter quelque chose.

Oui, mais il y avait bien longtemps qu'ils ne s'étaient rencontrés.

Léonard allait-il revoir son ami juste pour lui demander un service ?...

Pour soulager la détresse des dames Daulmont, il était certes prêt à faire bien des choses ; mais Dormoy ne trouverait-il pas mauvais cette façon d'opérer, ce sans-gêne ? Avant tout, il fallait réfléchir, peser le pour et le contre.

Et voilà que le hasard mettait brusquement face à face les deux anciens camarades.

Cependant, le regard de Michel Dormoy s'était un instant fixé sur Véronique, puis s'était détourné, comme ébloui. Il est vrai de dire qu'à cette minute, la jeune fille, toute rose d'avoir couru, était plus jolie que jamais. Une animation extraordinaire faisait briller ses yeux et son sourire un peu confus la rendait charmante.

— Fais donc les présentations, mon cher Léonard ! murmura le coulissier en se tournant vers son ami.

Celui-ci s'exécuta, sans plus se faire prier ; puis, à son tour, Dormoy nomma les personnes qui l'accompagnaient.

La jeune femme était Mme Hélène Delastier ; quant au second voyageur qu'elle avait appelé

son oncle, c'était M. Etienne Brémant, le propre associé de Michel.

— Nous rentrions à Dieppe où nous sommes installés depuis une huitaine, quand nous avons eu la chance de vous rencontrer ! conclut Dormoy avec rondeur. Et toi, mon cher Léonard, me diras-tu ce que tu fais en ce pays ?

— Je suis en pension chez la mère de Mademoiselle.

— Ah ! Mademoiselle habite par ici ?

— Oui, aux « Heures Claires », une villa de Gérauville, ce village que tu aperçois là-bas.

— Ce petit pays a l'air charmant, autant qu'on en peut juger par un temps pareil ! prononça Mme Delastier en se penchant vers la portière. On aperçoit la flèche de son église...

— Et quelques toits de tuiles rouges que l'averse fait briller ! acheva M. Brémant qui avait imité sa nièce.

— Tu vas m'indiquer le chemin à suivre... reprenait Michel Dormoy, en remettant en marche. Nous allons vous conduire jusqu'à votre porte.

Et, comme Véronique protestait que c'était inutile, d'autant que la pluie cessait, Michel lui imposa silence d'un geste :

— Mademoiselle, nous ne vous abandonnerons qu'au seuil de votre demeure... N'ai-je pas raison, Léonard ?

— Absolument. Mlle Véronique a été suffisamment mouillée comme cela et si elle attra-

pait du mal, je ne me le pardonnerais point !

—Moi non plus ! Donc, en route...

La voiture démarra dans un mouvement souple, dans le grondement très doux de son puissant moteur. Malgré elle, Mlle Daulmont pensait qu'elle se laisserait emporter ainsi loin, très loin... Comme ce devait être agréable de voyager, confortablement installé dans cette jolie voiture !

Cependant, Michel, tournant légèrement la tête, interrogeait :

— Et que fais-tu aux « Heures Claires » ?

— Hum !... toussota Léonard. J'ai entrepris une grande machine...

— Es-tu satisfait au moins ?

— Mon Dieu... oui !.. J'espère que ce ne sera pas mal... N'est-ce pas, Mlle Véronique ?

— Mais certainement, monsieur Carriel ! répondit machinalement l'interpellée. N'oubliez pas d'indiquer la route, comme monsieur vous l'a demandé.

— Vous avez raison... A l'allure où il nous mène, nous aurions tôt fait de dépasser le chemin...

— A l'allure où je mène ?.. Nous faisons à peine du trente... rectifia Michel Dormoy.

— Le fait est... sourit Mme Delastier.

— Eh bien, tourne à droite ! jeta Léonard qui venait de s'apercevoir qu'on arrivait. Là, maintenant à gauche... C'est là-bas, la grille que tu vois.

— Parfait !...

Peu après, l'auto stoppait devant les « Heures Claires ». Comme Véronique descendait tout en remerciant, Mme Daulmont apparut au seuil de la maison. Babette la suivait, portant deux ou trois parapluies. En apercevant sa fille, la bonne dame eut une joyeuse exclamation :

— Ah ! te voilà, ma chérie !... Que je suis contente ! Nous nous apprêtions à aller vous chercher.... Je vois que vous avez trouvé d'aimables automobilistes qui vous ont reconduits jusqu'ici.

— Ce sont des amis de M. Carriel ! expliqua la jeune fille.

— Alors, qu'ils entrent !... Nous leur offrirons très volontiers une tasse de thé.

Léonard, qui descendait à son tour, entendit ces dernières paroles et s'empressa de transmettre l'invitation aux voyageurs :

— Qu'en dites-vous, chère amie ? interrogea Michel, s'adressant à sa compagne.

— Oh ! je veux bien... répondit-elle dans un sourire. Et vous, mon oncle ?

— Si la chose vous chante, prononça le vieillard, je n'y vois aucun inconvénient.

— Alors, c'est entendu, mon cher Léonard... Le temps de ranger la voiture le long du trottoir et nous te suivons.

Peu après, sur les pas du peintre, les trois voyageurs pénétraient dans le vestibule des « Heures Claires », et passaient dans le salon

où, déjà, Mme Daulmont et sa fille s'empres-  
saient. Babette avait reçu l'ordre de préparer  
un goûter et, grognant ainsi qu'à son habitude,  
elle venait de disparaître dans la cuisine.

— Mais, c'est très gentil, ici ! s'exclamait ai-  
mablement Mme Delastier. Mes compliments,  
M. Carriel, vous savez découvrir les bons coins.

— Tu as l'air de te porter à ravir, surenché-  
rissait Michel Dormoy. Ces dames doivent te  
soigner comme un coq-en-pâte !...

— Je me trouve en effet fort bien aux « Heu-  
res Claires », riposta Léonard.

— Ce jardin est délicieux ! faisait presque  
en même temps M. Etienne Brémant, debout  
devant une fenêtre. Je goûte tout particulière-  
ment le spectacle de la nature après la pluie...  
Je n'aime pas le grand soleil.

— Eh bien ! mon oncle, aujourd'hui, vous  
êtes gâté ! riposta gaiement Hélène Delastier.

Maintenant, la conversation devenait généra-  
le ; on parlait du pays, des promenades ravis-  
santes qu'on pouvait y faire, de la saison par-  
ticulièrement réussie cette année-là.

Michel Dormoy montrait un entrain extraor-  
dinaire ; le plus souvent, il s'adressait à Véro-  
nique qui, toute souriante, répondait de son  
mieux.

Babette parut enfin, portant un plateau sur  
lequel elle avait disposé des tasses, le sucrier,  
la théière, des tranches de citron, un petit pot  
de crème.

Tandis qu'elle déposait le tout sur un guéridon, elle examinait d'un regard sournois les nouveaux venus.

Eh bien, si à présent, ces dames se mêlaient d'offrir des thés ! Allons, c'était toujours la même chose... Elles n'avaient pas d'argent, mais elles voulaient paraître... Si ce n'était pas malheureux !...

Et la servante, oubliant toute retenue, haussait les épaules. Léonard, qui s'était mis debout surprit son mouvement et, l'attirant d'un signe vers la porte :

— Babette, lui dit-il avec fermeté, je vous dispense de ces manifestations irrespectueuses... Les personnes qui sont ici se soucient peu de vos griefs. Tâchez donc d'être polie ; sinon, vous aurez affaire à moi !

Ces paroles plongèrent la bonne dans la plus profonde stupeur et, du coup, elle en oublia de répondre. Même, elle fila vers la cuisine avec une vitesse dont elle n'était plus coutumière. L'instant d'après, elle revenait, rapportant un second plateau sur lequel elle avait placé un pot de confitures d'orange, du beurre, des gâteaux secs.

— Excusez-nous, madame, nous n'avons que cela à vous offrir ! faisait Mme Daulmont.

— Mais c'est parfait ! s'exclama Hélène Delastier, qui, se tournant vers M. Brémant, ajouta étourdiment : Seulement, vous, mon oncle, vous n'aimez guère le thé... Faut-il que je me

fasse votre interprète pour demander à Mme Daulmont si elle n'a pas autre chose à vous offrir ?

— Oh ! c'est parfaitement inutile ! répliqua le vieillard. Je prendrai un peu de lait...

— C'est que nous n'avons pas autre chose... balbutia la propriétaire des « Heures Claires ».

— Laissez donc, chère Madame ! intervint délibérément Léonard. Puisque M. Brémant aime le lait...

Et, enchaînant, il se mit à parler de ses travaux.

Maintenant, Véronique servait le thé avec des gestes menus, gracieux, offrant des gâteaux, des confitures. Mme Delastier voulait goûter à tout, à la marmelade d'orange qu'elle déclara exquise, aux petits beurres qu'elle disait aimer à la folie, à la crème dont elle était devenue gourmande depuis qu'elle était en Normandie.

Tout en grignotant, elle ne cessait de surveiller Michel Dormoy, dont le regard ne quittait plus Véronique et, parfois, une légère grimace de dépit passait sur le visage ordinairement rieur de la jeune femme.

C'est que Mme Delastier, jeune veuve riche autant que jolie, s'était mise en tête de refaire sa vie.

Pour cela, elle avait jeté son dévolu sur Michel Dormoy, l'associé de son oncle Brémant, qui, mis au courant, l'avait approuvée.

Michel était intelligent, travailleur, promis au

plus bel avenir. Près de lui, sa nièce était assurée de trouver le bonheur.

C'était dans le but de rapprocher les jeunes gens que le vieillard avait organisé ce voyage ; au cours des promenades qu'on entreprendrait, pendant les repas qu'on prendrait de compagnie, Hélène et Michel achèveraient de faire connaissance, pourraient s'apprécier et juger s'ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre.

Déjà, Mme Delastier en était persuadée ; malheureusement, Michel ne paraissait point avoir deviné ses desseins. Il se montrait un compagnon aimable, empressé, galant ; mais pas une fois, il n'avait parlé d'avenir.

Hélène en était fort déçue, mais elle se disait que sa grâce finirait bien par toucher le cœur de celui qu'elle avait choisi.

En constatant que l'attention de Dormoy se portait sur Véronique, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque irritation. Jamais le regard du jeune homme ne s'était posé sur elle avec cette douceur...

Ah ! pourquoi fallait-il qu'on ait rencontré ce fou de Léonard Carriel, cette jeune fille si indiscutablement jolie !..

Ayant achevé sa tasse de thé, Mme Delastier se leva brusquement ; elle en avait assez des « Heures Claires » et sentait que son amabilité de femme du monde fondait au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

Il était temps de partir ; aussi, se tournant

vers Michel Dormoy, le lui dit-elle sans ambages :

— Vous savez que les d'Ambleuse nous attendent au Casino, vers dix heures ?...

— En effet, je l'avais complètement oublié ! répliqua le coulissier en se mettant debout à son tour.

Sans plus se faire prier, M. Brémant les imita et quelques instants plus tard, tous trois prenaient congé.

La pluie avait complètement cessé et le soleil se montrait à nouveau, faisant étinceler les feuillages humides, dispersant des diamants sur les corolles penchées.

Les voyageurs, reconduits par Léonard Carriel, montèrent en voiture. Maintenant, debout près de la portière, du côté du conducteur, le peintre s'attardait :

— Tu as été très chic, mon cher Michel !... Vraiment, je suis très content de t'avoir rencontré !

— Moi de même ! répliqua le coulissier avec élan. Vois-tu, tout à l'heure, tandis que nous prenions le thé, je me disais que nous ne nous rencontrons pas assez souvent...

— Je suis tout à fait de ton avis ! approuva l'artiste avec un bon sourire. Justement, je voulais te demander où tu habites, à Dieppe ?

— Au Miramar-Palace !

— Très bien... Pourrai-je t'y voir ?

— Mais certainement. Viens quand tu voudras.

— Demain matin, par exemple. J'aurais à te parler d'une affaire ! acheva Carriel, devenant cramoisi.

— Toi... d'une affaire ? répéta Dormoy, surpris.

— Oui, cela t'étonne, mais j'ai vraiment besoin de toi.

— Je suis tout à fait à ta disposition... Notre vieille amitié...

— Oui, oui, je sais... C'est bien pour cela que je m'adresserai à toi.

— Alors, demain, vers dix heures.

— C'est entendu.

Et le peintre, ayant broyé en une énergique poignée de main les doigts du financier, salué largement Mme Delastier et son oncle Brémant, revenait vers la villa, tandis que l'auto démarrait pour aller faire demi-tour un peu plus loin.

Durant quelques minutes, Hélène demeura muette, et comme absorbée dans ses pensées. De son côté, Michel paraissait plongé en de profondes réflexions. Quant au vieillard, installé confortablement à l'arrière, il semblait prendre un intérêt tout particulier au paysage qui se déroulait de chaque côté de la route.

Comprenant que le silence pouvait se prolonger encore longtemps, la jeune femme fit un effort pour le rompre. Faisant appel à son habituel sourire, elle murmura :

— Un type, votre ami, mon cher !... Je ne pensais point qu'il en existât encore de ce genre !

— C'est un bohème ! répliqua Dormoy en hochant la tête. Mais ceci ne l'empêche pas d'être un excellent garçon.

— Je le crois très volontiers. Quant à cette jeune fille, Mlle Véronique Daulmont...

Michel sursauta imperceptiblement, mais c'en fut assez pour qu'Hélène fût convaincue qu'il pensait à elle.

— Elle est vraiment jolie ! acheva-t-elle d'un ton léger.

Le coulissier hocha la tête, puis, gravement, avec une sorte de ferveur, il répéta :

— En effet, elle est bien jolie...

## CHAPITRE V

Assis devant un petit bureau, dans le salon de l'appartement qu'il occupait au Miramar-Palace, Michel Dormoy achevait de dépouillier son courrier.

Tout en annotant à l'aide de son stylo les lettres qu'il venait de parcourir et qui, toutes, avaient trait à ses affaires, le coulissier jetait de temps à autre un coup d'œil par la fenêtre

voisine vers l'immense panorama de mer qui s'offrait à sa vue.

Le ciel ne gardait point trace de l'orage de la veille et s'étendait jusqu'au fond de l'horizon, steppe bleue sur laquelle traînaient de petits nuages blancs.

Le soleil luisait, radieux, et sur la mer, des voiles roses ou bleues apparaissaient, semblant courir les unes après les autres.

Un coup léger, frappé à la porte, détourna l'attention du financier.

— Entrez, murmura-t-il en se levant.

Obéissant à cette invite, M. Etienne Brémant et sa jolie nièce parurent, prêts à sortir.

— Comment, encore au travail ? s'exclama la jeune femme. Je pensais que vous vous disposiez à nous accompagner.

— Oui, vous nous aviez promis... murmurait le vieillard en serrant la main de son associé.

— Je m'excuse, mais je ne serai pas des vôtres ce matin, répliqua Michel après une légère hésitation. Il me faut prendre connaissance de toutes ces paperasses, envoyer mes ordres au fondé de pouvoir ; et puis, mon ami Carriel doit venir à dix heures... Il ne va pas tarder.

Hélène Delastier eut une moue de mécontentement.

— Nous irons donc sans vous ! résolut-elle sans plus insister cependant.

— Où nous retrouverons-nous ? interrogea M. Brémant.

— Mais ici même, pour déjeuner.. Je ne pense pas en avoir terminé avant midi.

— Voilà qui est entendu ! A tout à l'heure donc, mon cher !

Déjà, M. Brémant se dirigeait vers la porte. Hélène eut une légère hésitation, puis, se tournant vers Dormoy, elle lui adressa le plus charmant de ses sourires :

— Alors, c'est bien décidé ? Vous ne nous rejoindrez pas !

— Encore une fois, chère amie, je m'excuse ; mais la chose est impossible !

Elle ne répondit pas et se hâta de rejoindre son oncle. Le salon où tous trois se trouvaient était séparé du couloir desservant l'étage par une étroite antichambre. Comme ils pénétraient dans celle-ci on heurtait discrètement à l'huis et, presque aussitôt, celui-ci s'écarta pour livrer passage à un domestique de l'hôtel.

— Qu'y a-t-il ? s'enquérail Dormoy.

— Monsieur, c'est un monsieur qui demande si vous pouvez le recevoir. Il paraît qu'il a rendez-vous ici même...

— Il a dû vous donner son nom. M. Carriel, je suppose ?

— Oui, c'est bien cela.

— Alors, introduisez.

Puis, revenant à Madame Delastier et à son oncle :

— A tout à l'heure, chers amis. Tâchez de faire une bonne promenade !

Léonard Carriel surgissait au seuil de l'anti-chambre. Il s'effaça pour laisser passer la jeune femme et le vieillard qui le saluèrent aimablement.

— Arrive, ami... Tu es exact comme un créancier ! s'exclama gaiement Dormoy.

— Ets-ce un reproche ?

— Non, un compliment. Colle-toi dans ce fauteuil ; prends une cigarette et dis-moi ce qui t'amène. D'abord, je suis content de te voir.

— Tu me l'as déjà affirmé hier ; tant mieux si cela continue, poursuit le peintre qui, visiblement, semblait fort mal à son aise.

— C'est que j'ai de l'amitié pour toi... Voistu, tu me rappelles ma jeunesse.

— Mon cher, tu as moins vieilli que moi.

Et, comme le financier croyait devoir esquiser un geste de protestation, Carriel poursuivit :

— Si fait ! On ne dirait pas que, tous deux, nous avons trente-cinq ans ! J'ai l'air d'être ton aîné de plusieurs années. Et cela se comprend... Je n'ai pas réussi comme toi !

— Des regrets, de la tristesse ?

— De la mélancolie, tout au plus !

— Tant mieux... De te plaindre ne te ressemblait guère et ceci m'étonnait de ta part !

— Evidemment ! C'est que tu es vraiment chic. Tu as un de ces complets qui, du premier coup, vous posent un homme. Ta cravate est impressionnante !

— Dis donc, Carriel, quand tu auras fini de te payer ma tête !

— Non, je parle sérieusement.

— Merci donc pour tous ces compliments. Et maintenant, dis-moi, comment es-tu venu de Gérauville ? interrogea Dormoy.

— A bicyclette. J'ai loué une machine là-bas. Je n'ai pas, comme toi, une splendide auto à ma disposition.

— Cela ne marche toujours pas, la peinture ?

— Pour le moment, je n'ai pas à me plaindre.

— Tant mieux. Au reste, je m'en suis douté lorsque je t'ai entendu dire que tu étais en vacances... A ce propos, je te renouvelle mes compliments. Tu as déniché un coin charmant et tes hôtes sont fort sympathiques.

— Oui, Mme Daulmont est la meilleure des femmes. Quant à sa fille, Mlle Véronique...

— Eh bien ?

— C'est un ange du bon Dieu, mon cher !... Jolie, fine, intelligente, simple, douée d'une sensibilité exquise...

— Quel enthousiasme !... Tu devrais l'épouser ! jeta Michel Dormoy, sans perdre de vue son ami.

— Quand tu auras fini de dire des sottises ? grommela le peintre, dont la physionomie se rembrunit un instant. Non, tu ne me vois pas épris de Mlle Véronique, avec une pareille dégaîne, une semblable physionomie !... Regarde-

moi, mon cher, ce serait grotesque... Je ne suis pas encore fou à ce point !

— Bon, bon, ne te fâche pas... Il n'y a pas de quoi.

— Mon vieux, je ne peux pas comprendre les gens qui font des suppositions...

— C'est entendu, je ne recommencerais pas, je te le promets ! fit Michel. Mais je ne pense pas que ce soit uniquement pour me conter des banalités que tu as fait, ce matin, cinq lieues à bicyclette ?

— Non, évidemment !

— Alors, parle, je t'écoute !

— Mon cher Michel, ce que j'ai à te confier est très délicat et, si je me résigne à faire cette démarche, c'est qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, commença Léonard Carriel en détournant les yeux.

— Mon cher, je vois ce que c'est ! Il s'agit d'argent.

— Quoi ? tu as deviné ? s'effara l'autre.

— C'est que j'ai l'habitude...

— Laisse-moi t'expliquer...

— Inutile, c'est accordé d'avance. Vois-tu, mon bon Léonard, il y a une chose que j'ai toujours appréciée en toi ; c'est ta discrétion, ta dignité.. Tu n'es pas riche, certes ; néanmoins, tu n'as jamais cherché à monnayer notre affection, et c'est très rare à notre époque. Ceci dit, combien te faut-il ?

Et Michel tirait son carnet de chèques.

— Auparavant, il faut tout au moins que tu saches...

— Ton chiffre... Je ne désire pas autre chose.

— Laisse-moi parler.

— Si tu y tiens absolument...

— Beaucoup...

— Alors, va et passe-moi une cigarette... Tu as la boîte auprès de toi.

Sur ce, Dormoy se calait dans son fauteuil, en homme qui s'apprête à subir un sermon.

— Mon cher, commença Carriel, s'il ne s'agissait que de moi, jamais je n'aurais risqué pareille démarche. Quoique tu te montres très chic à mon égard, cela me coûte de te taper.

— Tu as bien tort. D'autres n'ont pas tes scrupules.

— Seulement, voilà ! Il n'y a que toi qui puisses sauver ces pauvres femmes et c'est cela qui m'a décidé...

— Ah ! il est question d'autres personnes ?.. Ce n'est pas pour toi ?

Et le coulissier allongeait les lèvres en une moue significative.

— Ah ! pour cela, je t'affirme que j'aurais préféré jeûner pendant huit jours plutôt que de faire appel à ta bourse.

— Et tu aurais eu bien tort ! Continue ton histoire.

— Mon cher, tu n'es pas content, je m'en aperçois bien. Mais si tu connaissais mieux Mlle Véronique et sa mère...

Michel Dormoy ne put réprimer un sursaut, et, se penchant par-dessus la table, il laissa peser sur son ami un regard fixe, scrutateur.

— C'est pour cette jeune fille que tu me demandes de l'argent ?

— Mais oui, mon cher... Sa maman et elle sont en train de sombrer... Une lamentable affaire...

— Oh ! je m'en doute, des femmes seules !..

— Mais écoute.. Il faut que tu saches...

Et, en phrases courtes, hachées, Carriel conta la détresse de ses hôtes.

Il dit comment il les avait connues, en quelle situation inextricable elles se débattaient.

Il retraça la scène de la veille, les confidences désespérées de Véronique.

— Je pensais à toi lorsque nous t'avons rencontré... Il m'a semblé que c'était la Providence qui t'envoyait. Mes dernières hésitations se sont évanouies...

— Oui, tu as pris cela pour un encouragement venu d'en haut ! sourit Michel.

— Oui, à peu de chose près.

— Et de combien ont-elles besoin, tes protégées ?

— J'ai adroitement interrogé Mme Daulmont et surtout Mlle Véronique sans leur faire part de mes projets,

— Bien entendu !

— D'après ce que j'ai pu comprendre, leurs

dettes se monteraient à cent cinquante mille francs environ.

— Pfutt ! C'est un joli denier !

— Elles possèdent la villa des « Heures Claires », laquelle, paraît-il, vaut bien dans les deux cent mille francs. On la vendrait ce prix si on avait le temps.

— Et si l'on trouvait un acquéreur.

— Naturellement. Seulement, voilà, les créanciers perdent patience et s'ils obligent Mme Daulmont à liquider, les « Heures Claires » seront cédées pour un morceau de pain !

— C'est l'évidence même ! concéda Michel, qui avait écouté attentivement les explications de son ami.

— Donc, il faudrait que quelqu'un prête ces cent cinquante mille francs ; on le rembourserait, intérêts et capital, après la vente des « Heures Claires ».

Michel Dormoy se gratta le front :

— Pourquoi Mme Daulmont ne s'adresse-t-elle pas à son notaire ?

— Elle l'a vainement tenté ! Seulement, en province, tout se sait, et les gens, flairant la prochaine déconfiture des pauvres femmes, se réservent, dans l'espoir de les rouler, de conclure ce qu'on appelle une bonne affaire.

— Oui, c'est toujours comme cela.

Le silence tomba entre les deux amis.

Accoudé au bras de son fauteuil, Michel Dormoy fumait lentement, tout en suivant d'un re-

gard distrait, un yacht blanc qui, toutes voiles dehors, évoluait afin de gagner l'entrée du port.

Le cœur serré, la gorge sèche, Léonard Carriel le contemplait.

Le vieux camarade allait-il consentir ? Grâce à son intervention, le peintre parviendrait-il à sauver les pauvres femmes que, sans qu'elles s'en doutassent, il avait prises sous sa protection ?...

Ce matin, en quittant Gérauville, il ne leur avait pas précisé ses espoirs, se contentant de murmurer à l'oreille de Véronique :

— Ne vous faites pas de soucis, mademoiselle... Je vais à Dieppe voir quelqu'un qui, peut-être pourrait vous aider à sortir d'embarras. Excusez-moi si je rentre en retard pour le déjeuner !

Et, sans paraître remarquer les regards interrogateurs de la jeune fille, il s'était enfui précipitamment.

Déjà, Carriel commençait à regretter sa franchise .

Tout à l'heure, Dormoy était disposé à l'obliger sans demander d'autres explications ; il eût mieux fait de se taire, de contracter cet emprunt en son nom personnel !

Son sot orgueil l'avait perdu : le financier allait bien certainement refuser !

— Que vont-elles devenir ? songeait-il, navré, éperdu... Cette fois, c'est fait : elles vont connaître la misère... Mlle Véronique va être

obligée d'accepter n'importe quelle situation pour que sa mère et elle ne meurent point tout à fait de faim !..

Pour un peu, il se fût accusé d'être l'auteur involontaire de ce résultat piteux. Mais oui, que ne s'y était-il pris autrement ?... Il était furieux contre lui-même, et, volontiers, se serait battu.

A la fin, incapable de supporter plus longtemps ce silence angoissant, Léonard Carriel, appelant à lui tout son courage, se risqua à interroger :

— Eh bien ! mon cher Michel, à quoi penses-tu ?

— A ta petite protégée ! fit le coulissier en tressaillant légèrement.

— Ah ! vraiment !

— Oui, la pauvre enfant... Je la plains sincèrement. La vie n'est guère tendre pour elle. D'ordinaire, les jeunes filles de son âge n'ont point à connaître de tels tracas ! Elles sont heureuses, gâtées, insouciantes... Mais elle !

— C'est pour cela qu'il ne faut point hésiter à la sortir d'embarras... Vois-tu, mon cher, je sais bien que cent cinquante mille francs, c'est une somme, que cela ne se trouve pas sous les sabots d'un cheval, comme on dit !

— En effet !

— Mais tout de même, tu es riche, très riche ! Tu as des millions !

— Qui t'a dit cela ?

— Oh ! je le sais bien, va... Et puis, ton argent ne court pas grand risque... Tu seras remboursé intégralement, je te le garantis !

Le pauvre Carriel s'efforçait d'être persuasif. On sentait qu'il cherchait quels arguments employer pour convaincre son interlocuteur. Son visage torturé reflétait son anxiété et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front bossué.

Michel le regarda longuement, intensément, puis, souriant doucement, il interrogea :

— Cela te ferait grand plaisir ?

— Ah ! pour sûr ! cria le peintre.

Une dernière pause, puis :

— Eh bien, alors, c'est entendu ! déclara Michel. Tu peux annoncer la bonne nouvelle à tes protégées.

— Mon cher Michel... C'est rudement chic, ce que tu fais là ! Jamais je ne l'oublierai... Je t'en garderai une reconnaissance...

Léonard balbutiait, ému au-delà de toute expression.

Il avait pris entre les siennes les mains du coulissier et les malaxait impitoyablement. De pâle, son visage était devenu rouge, à croire qu'il allait éclater.

— Lâche-moi, tu me fais mal ! protesta Dormoy en se dégageant.

— Pardon ! Je ne faisais pas attention !

— Mais moi, je le sentais ! Tu as une de ces poignes !...

— Alors, je peux rentrer à Gérauville et dire à Mme Daulmont de faire préparer les papiers ? reprenait Carriel, comme s'il craignait que son ami revînt sur sa décision.

— Cela doit regarder son notaire.

— Tu sais, moi, je ne m'y connais pas ! murmura Léonard.

Il s'était levé et piétinait par la pièce, ayant hâte de partir, de courir vers la villa où, en son absence, on devait se désoler.

Michel, qui réfléchissait, l'immobilisa d'un mot :

— Faisons mieux... Je vais te reconduire en auto à Gérauville.

— C'est trop... Je ne voudrais point te déranger !

Mais Dormoy hochait la tête, en homme dont la résolution est bien prise.

— Cela sera préférable à tout point de vue. Nous déjeunerons dans une auberge, le long de la route... J'en connais une à mi-chemin... Nous arriverons aux « Heures Claires » pour prendre le café. Je causerai avec ces dames, et, en dix minutes, tout sera réglé, entendu !

— Si tu crois cela préférable...

— N'en doute point !

— Mais ma bicyclette ?

— On la renverra par le courrier qui, tous les deux jours, fait le trajet de Dieppe à Gérauville.

— Comme tu voudras... Tu es meilleur juge que moi...

— Certainement... Je m'y connais un peu en affaires !

— Tu n'as pas de peine !

— Alors, laisse-moi agir... Le temps de griffonner un mot à l'adresse des amis en compagnie desquels je devais déjeuner et nous filons.

Sans attendre, Dormoy reprenait sa place devant son bureau et sa plume courut, rapide, sur une feuille de papier, traçant les lignes suivantes :

« Cher Monsieur Brémant,

« Mon ami Carriel a absolument besoin de moi pour liquider une affaire dans laquelle il menace de se perdre si je n'interviens pas.. C'est un vieux camarade, vous le savez ; aussi, je ne peux vraiment pas l'abandonner.

« Je pars donc avec lui et rentrerai dès que que cela me sera possible. En tout cas, nous nous retrouverons pour dîner.

« Je suis navré de ce contretemps, et vous prie de m'excuser auprès de Mme Delastier, votre charmante nièce, laquelle, j'en suis sûr, ne me tiendra pas rigueur.

« Très cordialement vôtre. »

Ayant relu d'un coup d'œil, le coulissier eut un hochement de tête approbatif ; après quoi, il signa.

L'instant d'après, ayant glissé sa missive

dans une enveloppe au nom de M. Etienne Brémant, il appuyait sur le bouton d'une sonnerie. Presque aussitôt, un domestique se présenta.

— Vous ferez remettre ceci à M. Brémant par le maître d'hôtel dès qu'il rentrera pour dîner.

— Bien, monsieur !

— Surtout, n'oubliez pas. Faites préparer l'auto. Je sors.

— Je vais transmettre les ordres de Monsieur ! murmura le serviteur en s'éclipsant.

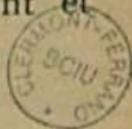
Maintenant, Michel endossait en hâte son pardessus d'été, se coiffait d'un feutre souple de couleur claire.

Il semblait pris d'une sorte de fièvre, laquelle n'avait d'égale que celle de Léonard.

— Allons, en route ! lança-t-il gaiement.

Côte à côte, les deux amis quittèrent l'appartement ; l'ascenseur les déposa à l'entrée du hall.

L'auto de Michel stationnait devant le perron du palace, sous la garde d'un des mécaniciens attachés au garage de l'établissement. Ce fut à cet homme que Dormoy recommanda la bicyclette de Carriel. Puis les voyageurs étant montés en voiture, Michel s'installa au volant et l'auto démarra rapidement.



## CHAPITRE VI

— Alors, te voilà prêt au départ ?

Et Michel Dormoy se tournait vers la porte, au seuil de laquelle Léonard Carriel venait d'apparaître.

— Mais oui, fit tristement le peintre. Mon mois de vacances est fini. Il est temps de rentrer à Paris.

— Tout de même, cher monsieur, vous auriez pu retarder votre départ de quelques jours ! intervint gentiment Véronique. Rien ne vous pressait... Cela nous aurait fait tant plaisir de vous garder encore un peu !...

— Ah ! certes, approuva Mme Daulmont avec chaleur. C'est que nous sommes amis, à présent. Jamais nous ne vous oublierons !

— Chère madame, vos paroles me touchent infiniment ! balbutia Léonard, peu habitué à ces démonstrations.

C'était dans le salon des « Heures Claires », par un tiède après-midi tout ensoleillé.

Il y avait quinze jours déjà que Michel Dormoy y était entré pour la première fois, et, sous son influence bienfaisante, gens et choses avaient pris une physionomie nouvelle.

Maintenant, Véronique n'avait plus jamais les yeux rouges et elle riait du matin au soir, ne se souvenant plus, semblait-il, des heures mauvaises récemment traversées.

Mme Daulmont, elle aussi, était rassérénée.

Les soucis d'argent au milieu desquels les deux femmes se débattaient sans espoir d'en sortir avaient disparu, s'étaient aplanis comme par enchantement.

Les créanciers, désintéressés par Michel Dormoy, ne venaient plus carillonner à la porte de la villa.

Jusseau, le boucher, de même que les autres commerçants de Gérauville, se montraient obséquieux, pleins de prévenances vis-à-vis de ces dames.

Par les soins d'un notaire de Dieppe, la villa avait été mise en vente et on n'attendait plus que la venue d'un amateur susceptible de payer la propriété à sa juste valeur.

— Rien ne presse ! répétait volontiers Michel Dormoy. Nous avons tout le temps devant nous !

Chaque jour, le coulissier arrivait à Gérauville. D'abord, il s'était donné à lui-même pour prétexte la nécessité dans laquelle il se trouvait d'aider Mme Daulmont à débrouiller ses affaires.

Pour un homme de son expérience, de son autorité, cela avait été chose vivement faite.

A présent, s'il continuait ses quotidiennes visites, c'était uniquement parce qu'il ne pouvait

se passer de voir Véronique dont il subissait pleinement le charme.

Tout d'abord, il avait refusé de se l'avouer, mais, à la fin, force lui avait été de le faire. Eh bien ! oui, maintenant, il éprouvait pour cette délicieuse jeune fille un sentiment très doux, très tendre, qui le remplissait d'une joie jamais encore éprouvée.

Il va sans dire que, chez les Daulmont, nul n'avait deviné ce qui se passait dans le cœur du financier.

Pour la mère et la fille, il était un sauveur, une vivante incarnation de la Providence.

Quant à Léonard, il ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son ami qu'à chaque occasion il accablait de protestations de dévouement.

Jamais il n'oublierait la façon dont son camarade s'était conduit en cette circonstance !

Et lui qui, jadis, le prenait pour un homme intéressé, pour une machine à calculer, qui le croyait uniquement préoccupé de ramasser de l'argent !

Michel avait un grand cœur ; il ne se pardonnerait point de l'avoir si longtemps méconnu.

Cependant, on avait atteint le trente et un juillet, et le peintre avait annoncé son départ à ses hôtes. Mais celles-ci ne lui avaient pas permis d'achever sa phrase.

Ainsi, il méditait de les quitter ? Cela n'était pas possible !

— Restez encore un peu, cher Monsieur ! avait prié Mme Daulmont. J'avoue que je m'étais habituée à votre présence et que la pensée de vous voir partir m'est tout à fait désagréable !

— Pourtant, il faudra bien y venir ! avait rétorqué l'artiste non sans raison.

— Alors, laissez-nous le temps de nous habituer à cette idée ! avait dit à son tour Véronique, tout en souriant gentiment.

Cette fois, Léonard Carriel n'avait pu résister et, ravi de la tournure prise par les événements, il avait décidé de prolonger son séjour d'une dizaine de jours.

A présent, celle-ci était écoulée. L'instant du départ avait irrévocablement sonné. Mme Daulmont et Véronique avaient bien essayé une fois encore de le retenir, mais elles n'avaient osé insister davantage, dans la crainte de troubler l'équilibre du budget de leur pensionnaire, qu'elle savait maintenant plus souvent gêné qu'à l'aise.

De fait, les ressources de Carriel étaient à peu près épuisées ; pour rien au monde, il n'aurait consenti à prolonger son séjour dans ces conditions, à devenir une charge pour ces dames.

Et puis, à cette heure, elles n'avaient plus besoin de lui, d'autant que Michel Dormoy restait encore à Dieppe. On s'écrivait souvent, voilà tout !

Déjà, Babette était partie pour la gare, afin d'y porter les bagages du voyageur.

Depuis qu'il y avait à nouveau de l'argent dans la maison, la petite bonne avait perdu ses airs insolents et se montrait la plus active, la plus ponctuelle des servantes.

— Allons ! il est temps de me mettre en route si je ne veux pas manquer le train ! prononça Léonard avec effort.

Il affectait une grande désinvolture, une parfaite tranquillité d'esprit ; mais il était visible que son émotion était profonde et qu'il ne s'éloignait pas sans de pénibles regrets.

Ah ! si Ezratty, son marchand de tableaux, lui avait consenti l'avance de mille francs qu'il avait sollicitée !...

Mais, voilà, le commerçant s'était montré intraitable, opposant un refus catégorique aux prières de Carriel. Encore un qui n'avait pas confiance dans le talent du pauvre Léonard !...

— Vous auriez dû accepter l'offre que M. Dormoy vous faisait de vous conduire en auto jusqu'à Dieppe ! articula Véronique dont le doux regard ne quittait pas le visage de l'artiste.

— Mademoiselle, il est préférable que je prenne le train ! riposta-t-il, tandis qu'un pauvre sourire navré naissait sur ses lèvres. Voyez-vous, il ne faut pas contracter de mauvaises habitudes ! Et puis, de cette façon, ce bon Michel restera près de vous plus longtemps... Peut-être la maison vous semblera-t-elle ainsi moins vide !

— Comme vous voudrez ! murmura la jeune fille, sans insister davantage.

Ces dames mettaient leurs chapeaux. Dormoy prenait le sien qu'il avait déposé sur un meuble, lors de son arrivée. Tout le monde était prêt. On sortit dans le jardin.

— C'est gentil de venir ainsi m'accompagner jusqu'à la gare ! fit encore Carriel.

— C'est bien la moindre des choses ! protesta Mme Daulmont. Ne sommes-nous pas amis, à présent ?...

Le peintre ne répondit point.

Debout au milieu du chemin, il s'emplissait les yeux de la vision de ce coin tranquille où, durant des jours trop courts, il avait connu des heures à la fois si douces et si émouvantes. Il respirait une dernière fois le parfum de jasmin dont usait Véronique et dont toute la maison était imprégnée.

C'en était fini de cette bonne halte !

La vie exigeante, difficile, le reprenait, l'entraînait loin de ces amis si chers à son cœur.

Carriel se soumettait à cette cruelle nécessité avec la résignation propre aux timides, aux déshérités, à ceux qui sont habitués à courber le dos sous les coups du sort.

Un profond soupir délésta sa poitrine ; l'émotion le gagnait, montant en lui comme une marée. Sa face se contractait sous l'empire d'un tic nerveux qui tirait sa bouche de côté en une grimace qu'il sentait affreuse.

Pour rien au monde, il n'eût voulu qu'on le surprît ainsi. Aussi se détourna-t-il vivement et, prenant les devants, se mit en marche.

Mme Daulmont, qui l'avait rejoint, cheminait à son côté, cependant que Michel et Véronique suivaient à quelques pas en arrière.

On gravit ainsi le raidillon conduisant à la station.

En traversant le petit bois de noisetiers, où il avait fait halte, lors de son arrivée, Léonard vécut à nouveau les impressions de cette journée.

Elle datait de six semaines, et pourtant, comme elle semblait loin ! Que d'événements avaient eu lieu depuis !

A cette époque, il se croyait seul, sans amis, sans affection ; à présent, il savait que trois personnes le portaient en leurs cœurs, pensaient à lui : Véronique, Mme Daulmont, Michel Dormoy. Désormais, il n'était plus seul dans l'existence.

— Vous ne nous oublierez pas, M. Carriel ? interrogeait justement Mme Daulmont.

— Ah ! madame ! Pouvez-vous concevoir une pareille chose ? s'exclama-t-il vivement. Il est des choses dont on se souvient toujours... Mon séjour à Gérauville est du nombre.

On arrivait en vue de la station ; déjà, le train de cinq heures quarante-cinq que devait prendre le peintre était signalé.

Il lui fallait se hâter d'aller chercher son bil-

let. Cette circonstance abrégéa les adieux, ce qui fut en tout point préférable.

Suivi de ses amis, de Babette qui refusait d'abandonner la laide valise jaune ficelée à peu près convenablement cette fois, la boîte à couleurs, le chevalet, Léonard passa sur le quai. Ce qu'il portait, lui, c'était le tableau inachevé qu'il avait essayé de peindre au bord de la Belline.

Il avait tout de même réussi à y camper la gracieuse silhouette de Véronique et c'était en souvenir d'elle qu'il ne s'était point résigné à détruire cette ébauche.

Il la mettrait dans un coin de son atelier connu de lui seul et, lorsqu'il serait triste, il irait la contempler en se rappelant cette période de sa vie. Cela le consolerait, il en était sûr.

Mais le convoi arrivait, geignant, soufflant. Des portières battirent. Quelques voyageurs descendaient ; d'autres, encore plus rares, montaient.

Longuement, Carriel serra les mains à la ronde.

— Mon vieux Michel, encore une fois merci... Reconduis ces dames ! bredouilla-t-il, la gorge affreusement serrée.

— Mais oui, c'est entendu ! riposta le financier. Dieu m'est témoin que je ne songe pas à les abandonner !

— Oui, oui, bien sûr ! répliqua Léonard, sans trop savoir ce qu'il disait. Allons, au revoir... Tenez, Babette, voici pour vous !

D'un geste incertain, le peintre glissait une pièce de vingt francs dans les doigts de la servante ; puis, lourdement, il se hissa dans un compartiment de troisième classe.

Un coup de sifflet strident déchira l'air ; le chef de gare accourut, referma la portière en maugréant, car le train s'ébranlait :

— Au revoir ! Au revoir ! cria Carriel.

— Au revoir ! répondirent Véronique et sa mère.

Des larmes embrumaient la vue du pauvre Léonard ; à cette heure, son cœur crevait et, pour ne point donner à ses amis le spectacle de sa détresse, il se rejeta vivement en arrière.

Heureusement, le compartiment était vide.

Carriel se laissa tomber sur la banquette et, cachant son visage dans ses mains, il éclata en sanglots.

Pourquoi pleurait-il ainsi ? Il n'aurait su le dire, mais en lui se creusait un vide affreux. Il était en plein désarroi ; durant de longues heures, il allait en être ainsi, il le sentait bien.

Là-bas, ceux qui restaient sortaient de la gare. Babette qui avait rejoint Mme Daulmont, demandait des ordres pour le dîner, car cette dernière méditait d'inviter M. Dormoy, oh ! très simplement, sans façons, et elle en avait déjà fait part à la servante.

A quelques pas en avant, Michel et Véronique marchaient de compagnie.

Comme la jeune fille s'essuyait les yeux, le

coulissier questionna avec bienveillance :

— Vous avez du chagrin, mademoiselle ?

— Oui, beaucoup ! répliqua-t-elle vivement. Je me suis très fort attachée à M. Carriel. C'est un si brave cœur !

— Vous avez raison !

— Quel dommage qu'on soit toujours obligés de se séparer de ceux qui vous sont chers !

— Bah ! vous le reverrez, ce brave Léonard, et peut-être plus tôt que vous ne le prévoyez ! avança Michel en souriant.

— Comment cela ? s'étonna Véronique.

— Lorsque la villa sera vendue, ce qui ne saurait tarder, vous ne pourrez demeurer à Gérauville.

— Evidemment !

— D'autre part, comme vous ne posséderez plus guère, en fait de ressources, que la maigre pension de votre mère, il vous faudra travailler.. Telles sont du moins vos intentions, m'avez-vous dit !

— En effet !

— Que ferez-vous ?

— Je ne sais trop ! avoua la jeune fille. Je puis enseigner le français, le piano.

— Donner des leçons ? Ce n'est pas cela qui vous fera vivre ! Enfin, vous ne trouveriez point d'élèves à Gérauville !

— Bien entendu !

— Donc, vous n'avez qu'un parti à prendre : venir à Paris... Là, seulement, vous trouverez

une occupation susceptible de vous faire vivre, d'autant que je vous aiderai à la découvrir, si vous le permettez.

— Oh ! monsieur, comment vous remercier ? s'exclama-t-elle en jetant vers lui un regard chargé de reconnaissance. Nous vous devons tant, déjà !

— Ne dites point de telles choses, mademoiselle Véronique !... J'ai été si heureux de pouvoir vous obliger ! répliqua Michel Dormoy. Voyez-vous, en face de vous, je suis un homme mûr, pratique et qui connaît la vie. Je ne pouvais vraiment pas vous laisser dans l'embarras, votre maman et vous !

— Tant d'autres, à votre place, l'auraient fait ! soupira la jeune fille.

— D'autres n'auraient point eu mes raisons, sans doute ! fit évasivement le financier. En tout cas, je tiens à vous dire que vous ne me devez aucun remerciement. C'est moi qui suis votre obligé pour le plaisir que j'ai eu à vous rendre service.

Véronique allait répliquer, mais Mme Daulmont, hâtant le pas, les rejoignait. Elle venait d'expédier Babette jusqu'au village, afin d'y faire quelques courses.

— Cher monsieur, commença-t-elle, j'espère que vous allez nous faire l'amitié de partager notre modeste dîner... Nous pourrions ainsi parler de ce brave M. Carriel dont le départ, je l'avoue, m'a bouleversée.

— Madame, ce serait avec grand plaisir, mais... commença Michel en hésitant.

— Oh ! s'exclama Véronique avec une moue charmante. Vous n'êtes pas libre ! Quel dommage !...

— Mademoiselle, si je savais que ma présence vous cause le moindre plaisir...

— Je serais très contente que vous restiez ! murmura-t-elle.

— Alors, c'est dit ! Je serai des vôtres, ce soir ! décida Dormoy en songeant qu'après tout, M. Brémant et sa nièce se passeraient bien de lui pour dîner. Seulement, vous me permettez de téléphoner à Dieppe... Je file à la poste de Gérauville, ce sera vite fait !

A l'entrée de la grande rue du village, il quitta ses compagnes pour se précipiter vers le bureau postal. Il se sentait léger, le cœur content. La vie lui semblait une chose admirable !

Du Miramar, on lui répondit que M. Brémant était absent, mais que Mme Delastier se trouvait chez elle.

— Très bien ! mettez-moi en communication avec cette dame, je vous prie ! demanda Michel.

En termes aimables, il s'excusa de ne pouvoir rentrer pour dîner. Une affaire le retenait au dehors :

— Je croyais, cher Monsieur, que vous étiez à Dieppe pour vous reposer ! répliqua Hélène avec une pointe d'aigreur. Maintenant, tout dépend de la sorte d'affaire que vous avez à trai-

ter... ajouta-t-elle après un court silence. Vous êtes encore à Gérauville, n'est-ce pas ?

— En effet !

— Je m'en doutais. Eh bien ! mon cher, passez une bonne soirée ! Et à demain !

— A demain, chère Madame ! répéta-t-il en raccrochant.

Et, courant presque, il reprit le chemin de la villa des « Heures Claires ». Il n'avait même pas prêté attention à la déconvenue que révélait la voix de sa correspondante. Il ne songeait qu'à Véronique, à cette délicieuse jeune fille qui, dès le premier jour, avait apporté en son cœur un trouble inédit jusqu'à là.

La perspective de la soirée qu'il allait passer en face d'elle le ravissait, l'enthousiasmait.

Décidément, il l'aimait profondément, sincèrement ; cet amour teintait de rose les heures qui venaient et dont, par avance, il savourait les joies, la douceur.

## CHAPITRE VII

Lorsque ce soir-là, M. Brémant rentra pour dîner, il trouva sa nièce installée dans le petit salon dépendant de leur appartement ; à demi-étendue sur une chaise-longue, la jeune femme paraissait plongée dans une profonde rêverie.

— Comment, ma chère Hélène, tu n'es pas habillée ? s'étonna le financier en constatant qu'elle était encore vêtue de sa robe d'intérieur, une délicieuse tunique de soie bleu pâle qui mettait en valeur la fraîcheur de son teint, la profondeur de ses prunelles.

— Je ne descendrai pas dîner... répliqua-t-elle. Je me sens lasse, ce soir !

— Vraiment ? Tu n'es pas souffrante, au moins ?

— Non... Je suis triste, voilà tout !

— Et pourquoi cela ?... interrogea-t-il en venant s'asseoir auprès d'elle. Qui t'a fait du chagrin ?...

M. Brémant portait à sa nièce une affection toute paternelle ; depuis qu'elle était veuve, tous deux ne se quittaient guère, et c'était avec

un évident plaisir que le vieillard avait appris qu'Hélène songeait à refaire sa vie. Bien mieux, il avait approuvé son choix, prévoyant que Michel serait un excellent mari, un tendre soutien pour cette jolie nièce que la vie avait déjà si cruellement éprouvée.

Elle ne répondit pas directement à sa question :

— M. Dormoy ne rentrera pas dîner ! prononça-t-elle en détournant un peu la tête.

— Cela ne fera qu'une fois de plus !... Je me demande ce qu'il peut bien faire loin de Dieppe ! s'exclama le vieillard.

— Oh ! ce n'est pas difficile à deviner, mon cher oncle. Chaque jour, il se rend à la villa des « Heures Claires ».

— Oui, il va retrouver son ami le bohême...

— Jusqu'à présent, il en était ainsi ; mais M. Carriel a dû partir ce tantôt et pourtant, M. Dormoy est resté à Gérauville.

— Qu'y fait-il donc ?...

— Je suppose qu'il préfère la compagnie de Mlle Véronique Daulmont à la nôtre. Vous vous souvenez, mon oncle, de cette jolie jeune fille que nous recueillîmes sur la route, un jour d'orage...

— Comment, tu crois que...

— Oh ! j'en suis sûre ! Depuis qu'il a fait sa connaissance il ne s'est point écoulé un jour sans que M. Dormoy se rendît chez elle ! Au commencement, il prenait la peine de chercher des

prétextes plausibles... Depuis quelques jours, il ne le fait même plus, se contentant de s'excuser, soit par téléphone, soit par un mot qu'il nous fait porter.

— Supposerais-tu, par hasard, qu'il s'est épris de cette jeune fille ? murmura M. Brémant avec hésitation.

— Je fais mieux que le supposer, j'en suis sûre ! répliqua-t-elle avec amertume. Si cela n'était point, irait-il chaque jour lui rendre visite, nous montrerait-il ce front rêveur, ce regard lointain que je ne lui connaissais pas avant ?...

— Oh ! par exemple ! Ainsi, il te préférerait cette petite fille ? Non, non, cela est impossible.. Voyons, réfléchis, ma chère Hélène...

— C'est déjà fait ; ma conclusion est que je ne me trompe pas !... coupa-t-elle avec force. C'est Véronique Daulmont qu'il aime !...

M. Brémant eut un geste de colère :

— Le niais ! grommela-t-il. S'il en est ainsi, je lui ferai voir que je ne suis guère satisfait de sa façon d'agir.

— Que lui direz-vous ?.. Qu'il m'a fait éprouver une déception ?

— Evidemment non, puisque jamais entre nous il ne fut question de ces choses...

— Alors ?

— Il est mon associé, mais je possède la plus grosse part dans notre affaire... Je puis lui casser les reins !

— M. Dormoy est un homme de valeur qui aurait tût fait de se créer une situation en dehors de vous, mon oncle ! murmura Hélène, en hochant la tête. Au reste, vous ne pouvez agir ainsi. M. Dormoy fut toujours parfaitement correct vis-à-vis de nous deux. Seule, je suis responsable de ce qui arrive, car c'est moi qui avais construit tout ce beau roman... Il est irréalisable.. Je dois m'incliner devant les faits et tâcher d'oublier ces rêves.

— Mais tu as du chagrin !...

— Cela passera.

— Que vas-tu faire ?

— Quitter Dieppe dès demain. Je compte que vous m'aidez à partir en beauté...

— Je ferai tout ce que tu voudras, mon enfant ! répliqua-t-il, navré.

— Merci... Oh ! ce ne sera pas bien difficile... Vous direz que vous avez besoin de rentrer à Paris et que vous m'emmenez... M. Dormoy n'a de pensées que pour la villa des « Heures Claires ». Il ne songera même pas à s'étonner de votre brusque décision. Même si celle-ci lui paraît bizarre, il ne demandera pas d'explications, car notre départ le libérera des petites obligations que nous lui valions. Donc, c'est entendu, nous rentrons demain ?

— Comme tu voudras ! soupira M. Brémant, encore tout étourdi par ce qu'il venait d'apprendre.

Fort heureusement, il s'était ressaisi lorsque,

le lendemain, il aborda son associé dans le hall du Miramar. Avec beaucoup de naturel, il lui annonça que sa nièce et lui comptaient regagner Paris le jour même. Ainsi qu'Hélène l'avait prévu, Michel se contenta des vagues explications que lui donna le vieillard concernant sa détermination.

Mme Delastier et lui en avaient assez de Dieppe ; des amis les réclamaient à Versailles.

— Au reste, vous-même ne tarderez point à regagner la capitale ! conclut M. Brémant avec désinvolture.

— Certainement ! murmura Michel, l'esprit visiblement ailleurs.

Le départ de l'oncle et de la nièce s'opéra le plus simplement du monde ; pas un instant, Dormoy ne parut soupçonner le petit drame qui se jouait dans le cœur de la jeune femme. De son côté, celle-ci sut garder son sourire et, lorsqu'il s'inclina sur la petite main qu'elle lui tendait, c'est à peine si une légère pâleur envahit son joli visage.

Peu après, la puissante auto de M. Brémant que pilotait un chauffeur en livrée mastic, se mettait en route et Michel regagnait son bureau où l'attendait un important courrier.

Durant une heure, il travailla sans lever la tête, couvrant de notes les marges des lettres qu'il parcourait. Enfin, il posa sa plume et, se renversant dans son fauteuil, alluma une cigarette.

Son visage, crispé par l'attention qu'il avait apportée à la besogne, se détendait ; un vague sourire errait sur ses lèvres rasées, tandis que devant ses yeux s'évoquait une silhouette infiniment gracieuse, celle de Véronique.

Hélène Delastier ne s'était pas trompée : le souvenir de la jeune fille ne cessait de l'obséder. Constamment, il pensait à elle, qu'il fût au Casino ou en partie de plaisir avec des amis, plongé dans le maquis des affaires ou en train d'écouter le babillage de la jolie nièce de son associé.

A la fin, il parut prendre un parti et, se levant avec un grand geste :

— Oui, oui, mon bonheur est là ! murmura-t-il.

Maintenant, il se hâtait, endossant son pardessus, filant par les couloirs du palace. Au bureau, il tendit les lettres qu'il avait écrites à un employé.

— Ceci à la poste... Je n'ai pas le temps d'y aller moi-même... Chasseur, mon auto.

Moins de cinq minutes plus tard, il roulait à toute vitesse dans la direction de Gérauville. Son pied écrasait l'accélérateur ; pourtant, en ce jour, il trouvait que son moteur ne rendait point.

En trombe, il traversa les villages, entrevit les fermes, dépassa les fourragères lourdement chargées. Puis ce furent les toits rouges de Gérauville qui surgirent au loin, au milieu des verdures.

Lorsque Michel, ayant fait halte devant les « Heures Claires » sauta à terre, son cœur battait très fort en sa poitrine.

Le jardin lui apparut, désert ; de la maison n'arrivait aucun bruit.

Comme il se dirigeait vers le perron, une légère exclamation, retentissant sur la gauche, lui fit tourner la tête.

Véronique était là, sous un berceau de vigne-vierge qui la dissimulait à demi. Un livre reposait sur ses genoux. Près d'elle, Mme Daulmont brodait un napperon.

En un élan, Michel rejoignit les deux femmes qui le considéraient, un peu surprises :

— Madame... Mademoiselle... Je suis heureux de vous voir ! commença-t-il, en proie à un trouble qui ne leur échappa point.

— Mais nous aussi, cher Monsieur ! répliqua la bonne dame en lui désignant un siège. Nous ne vous attendions pas si tôt... Hier, vous nous aviez annoncé que vous ne pourriez venir qu'un peu avant le dîner.

— Oui, mais je n'ai pas eu la patience d'attendre jusque-là ! avoua-t-il en enveloppant Véronique d'un regard chargé de tendresse. C'est que j'ai à vous parler de choses très, très graves...

— Vraiment ? balbutia la jeune fille.

— Oui... Sans doute allez-vous me trouver un peu fou... ma démarche va-t-elle vous étonner... Mais lorsque j'ai décidé quelque chose, il

me faut le réaliser... Je ne suis point l'homme des tergiversations, des attermoiements... Vous en avez déjà eu la preuve !

— Certes ! sourit Mme Daulmont, que les façons du coulissier avaient souvent étonnée.

— Cette fois encore, j'agirai de même... Madame, depuis que j'ai vu votre fille, je ne cesse de penser à elle... Son charme, sa douceur m'ont entièrement conquis... Certes, j'ai le double de son âge et ceci me navre, me désespère... Mais les années ne font rien aux sentiments !

« C'est de Mademoiselle Véronique que dépend mon avenir... Selon ce qu'elle décidera, je serai parmi les heureux ou figurerai au nombre des infortunés ! Voilà ce que j'avais à vous dire...

Tandis qu'il parlait, la jeune fille était devenue toute rose ; quant à Mme Daulmont, elle ne réalisait point encore ce qui venait de se passer, C'était si brusque, si inattendu...

— Ainsi, c'est la main de Véronique que vous me demandez ?... balbutia-t-elle enfin.

— J'ai en effet cet honneur ! répliqua-t-il, allègre. Oui, je la prie de bien vouloir devenir ma femme... Elle est mon unique chance de bonheur...

Comme bouleversées, éperdues, les deux femmes se taisaient, il reprit de sa même voix frémissante :

— Vous êtes seules dans la vie... Je serai vo-

tre guide, votre soutien... Je saurai écarter de vous peines et soucis.. Certes, je comprends que vous ne puissiez me répondre immédiatement... Prenez votre temps pour réfléchir... Je patienterai le temps qu'il faudra ! Mon intention est de séjourner à Dieppe encore une quinzaine... D'ici là, vous aurez pris une décision...

Il s'interrompit, car, d'un geste, Véronique venait de lui imposer silence.

— M. Dormoy ! murmura-t-elle de sa voix harmonieuse, il me semble que vous avez oublié tout ce qui nous sépare... Nos situations sont si différentes...

— Qu'importe cela ? Je suis riche pour deux, Véronique ! Pour trois, veux-je dire, car je n'ai nullement l'intention de vous enlever à l'affection de votre maman !

— Oh ! ce serait trop beau ! balbutia la bonne dame, dont les regards allaient de sa fille à leur visiteur.

— Ainsi, chère madame, vous m'accepteriez pour gendre ? interrogea-t-il en souriant.

— Oh ! certes... Vous possédez un cœur excellent et je suis sûre que, près de vous, Véronique serait heureuse !

— J'en suis également convaincue ! fit en écho la jeune fille.

— Alors, c'est oui ! s'exclama Dormoy qui semblait fou de joie. C'est à mon tour de dire : tout ceci est trop beau !... Ah ! Véronique, Véronique, je vous devrai les minutes les plus

douces que j'aie jamais vécues... Si vous saviez comme je suis heureux !...

Debout devant elle, il la contemplait intensément ; levant la tête, elle lui livra le miroir de ses prunelles et il put y lire quelle affection sincère elle lui portait.

Cette fois, il ne douta plus que le bonheur ouvrît devant lui ses portes toutes grandes. L'avenir lui appartenait, plein de promesses, de joies partagées...

— Véronique, ma fiancée. balbutia-t-il en s'inclinant sur la petite main que, spontanément, elle lui tendait.

Une rauque exclamation, retentissant à proximité, les fit soudain se retourner :

Léonard Carriel était là, encombré comme au jour de son arrivée, de son chevalet, de sa boîte à couleurs, de sa vieille valise de cuir jaune. Même, il venait de lâcher cette dernière.

— Comment, c'est toi ? s'écria Dormoy, stupéfait.

— Monsieur Carriel, que c'est gentil de nous revenir ! surenchérit Véronique, un peu gênée et toute rose.

— Oui, en arrivant hier à Paris, je suis allé voir Ezratty, cela pour me changer les idées... Imaginez-vous qu'il venait de vendre deux tableaux que je lui avais laissés... Il m'a remis immédiatement deux mille francs... Ces toiles ne les valaient pas, bien sûr... Alors, comme j'étais

très malheureux, que ma solitude me semblait horrible, j'ai repris le train, et me voilà ! acheva le peintre qui semblait tout désespéré. Je me disais : « Je vais leur en faire une surprise ! »

Il s'arrêta, comme incapable de poursuivre et, ayant longuement contemplé la jeune fille, il se tourna vers son ami Dormoy :

— Ah ! oui, c'est une surprise ! Tu peux t'en vanter ! fit gaiement celui-ci.

— Voilà ce que j'appellerai une heureuse nouvelle ! reprit amicalement Véronique.

Puis, après un silence, elle ajouta, voulant poser nettement la situation :

— J'ai le plaisir de vous annoncer mes fiançailles avec M. Dormoy. Il vient de demander ma main à maman...

— Oui, oui... balbutia Léonard Carriel, dont les paupières battirent imperceptiblement.

— Vous serez mon témoin, n'est-ce pas, cher monsieur ? reprenait la jeune fille après un instant.

— Avec plaisir, mademoiselle, avec plaisir ! répliqua le peintre, d'une voix presque inintelligible.

Penché vers sa valise, il en vérifiait la fermeture, s'obstinant en cette inutile besogne qui lui permettait de dérober son visage.

Et, comme Michel lui frappait amicalement l'épaule en disant :

— Ah ! mon vieux, mon cher camarade, comme tu as bien fait de revenir !...

— C'est bien ce que je pensais ! murmura Léonard, tandis qu'une larme à laquelle il ne prit pas garde roulait lentement sur sa joue maigre, pour aller se perdre dans le buisson hérissé de sa moustache.

FIN

# L'APPEL DU CŒUR

Par MARCEL IDIERS

---

## CHAPITRE PREMIER

Le vieux notaire, avant de clore l'entretien, recommença une dernière fois ses calculs, vérifia ses additions et conclut avec une certaine gêne :

— Quand tout aura été payé, Mademoiselle, il vous restera exactement deux mille quatre cents francs... c'est fort peu.

La jeune fille secoua la tête.

— C'est plus qu'il n'en faut, maître Barreau, fit-elle, dès l'instant que j'emporte la certitude que personne n'aura été lésé par le décès de mon pauvre père.

Le notaire rassembla ses papiers épars et regardant bien en face Mlle de Vieuxville qui s'appêtait à quitter sans retour une demeure qui avait été sienne et qui venait de trouver acquéreur, une heure auparavant, il lui dit, la voix légèrement empreinte d'émotion :

— Il ne m'appartient guère, à moi, dont la mission est précisément de faire respecter la propriété d'autrui, de trouver que votre conduite n'est pas... ce qu'elle doit être, mais, eu égard aux excellentes relations et, je m'en flâte, aux liens d'amitié qui m'ont toujours attaché à votre famille, je crois pouvoir me permettre de vous dire, Mademoiselle, que votre sacrifice est peut-être... comment dirai-je, disproportionné... oui, c'est cela, disproportionné, étant donné surtout la... personnalité du créancier...

(A suivre).

POUR TRICOTER :

# LES TRICOTS PARISIENS

La plus moderne  
des Revues de Tricots paraît  
tous les deux mois  
LE NUMÉRO : 4 Fr.

Tous les modèles photographiés présentés dans  
" Les Tricots Parisiens " ont leur patron  
prêt d'avance afin d'en faciliter l'exécution. Nos  
patrons donnés en entier (côté droit et côté gau-  
che) sont des guides sûrs pour l'exécution de tous  
nos modèles,

Exigez bien les pochettes jaunes avec la marque  
" Patron-Tricot " vendues 3 fr.

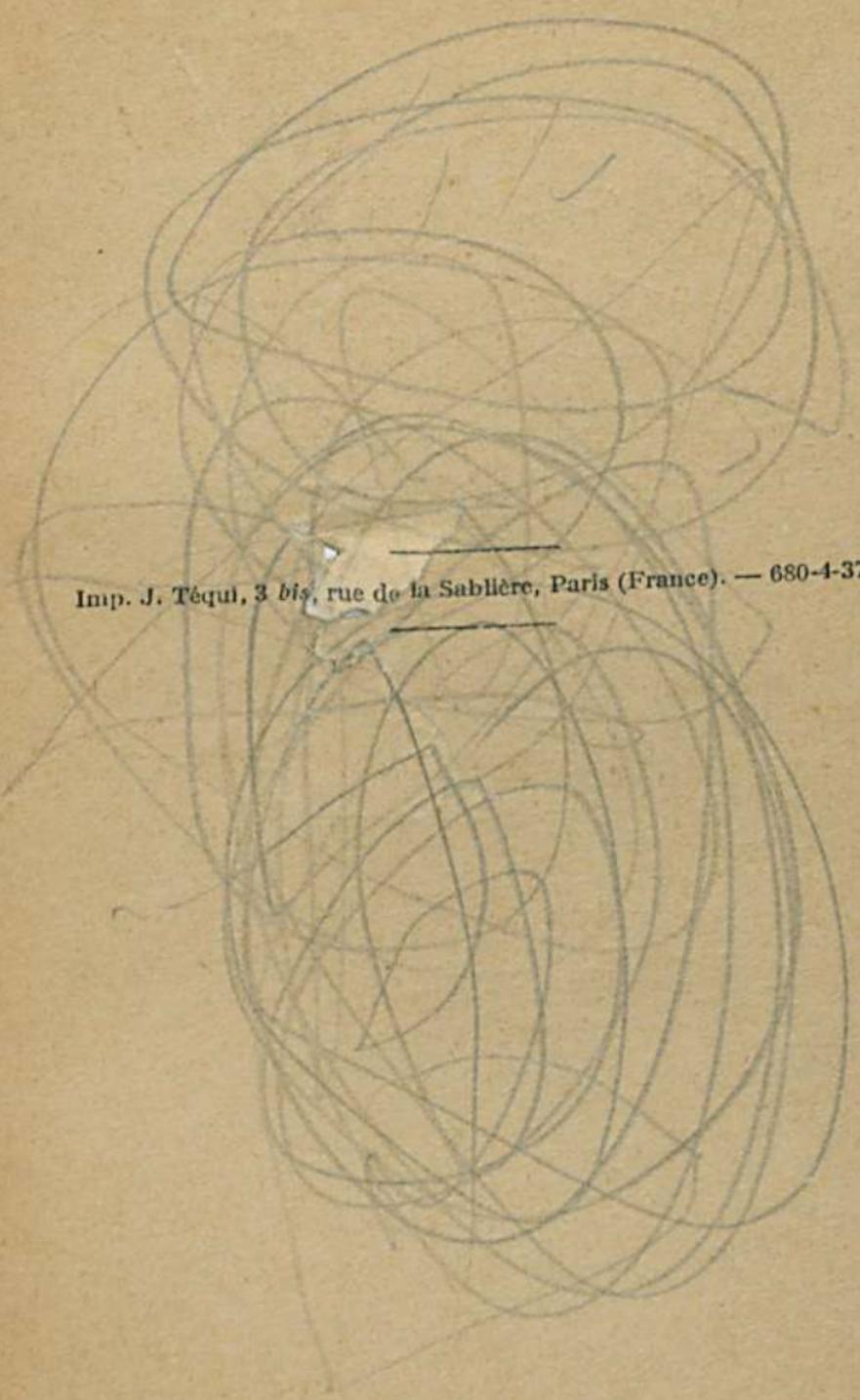
---

# LES TRICOTS FAVORIS

36 pages de modèles simples  
et pratiques  
2 fr. 50 seulement  
Paraît tous les deux mois

---

EN VENTE PARTOUT  
et 94, rue d'Alésia, PARIS (14<sup>e</sup>)



Imp. J. Téqui, 3 bis, rue de la Sablière, Paris (France). — 680-4-37.



# LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA  
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....  
*Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :*

**1 fr. 75**

*Abonnement d'un an :*

France et Colonies.....	80 fr
Etranger (Tarif réduit).....	90 fr.
Etranger (Autres pays).....	100 fr.

---

## PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

**Le Numéro : 2 fr.**

Les numéros de Mars et Septembre : 6 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent  
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....  
**TARIF DES ABONNEMENTS**

France et Colonies	UN AN : 25 fr.
Etranger ( <i>Tarif réduit</i> )	— 33 »
Etranger ( <i>Autres pays</i> )	— 40 »

PRIMES AUX ABONNÉES

---

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes  
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

# LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS